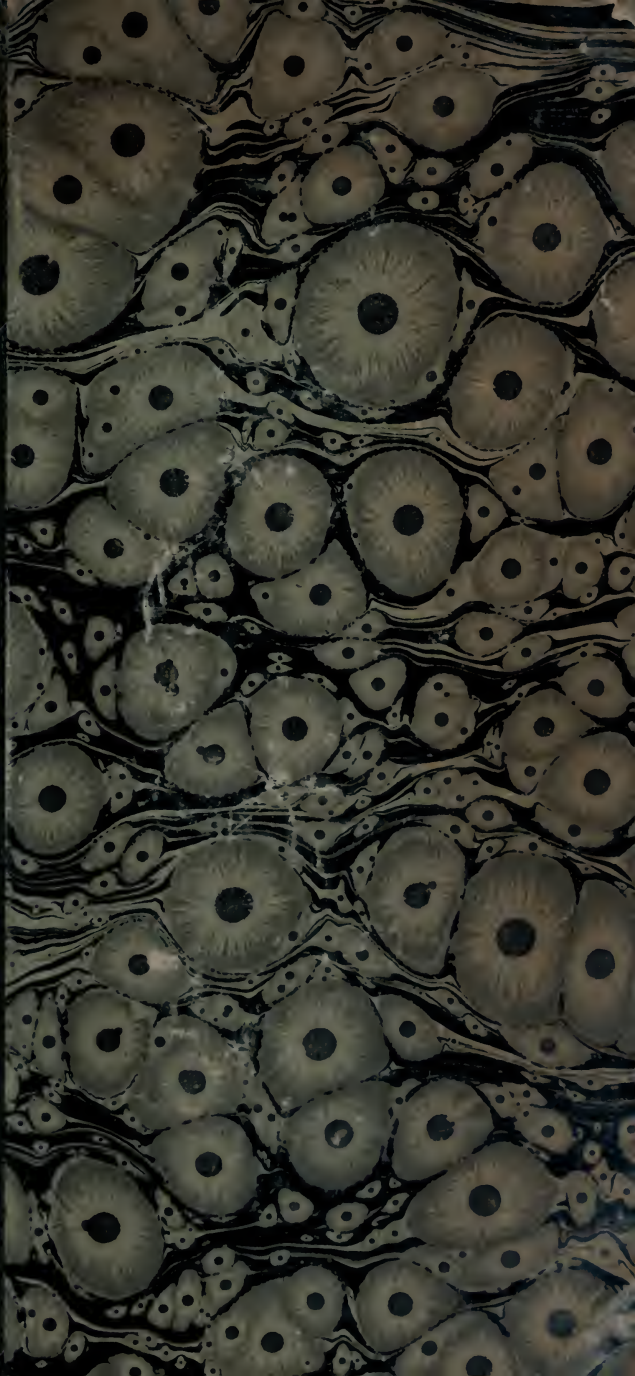

DANS LA FOURNAISE

IL A ÉTÉ TIRÉ QUINZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

SUR PAPIER DE HOLLANDE

Sceaux. — Impr. Charaire et Cie

L'ENFANT

21984

THÉODORE DE BANVILLE

DANS LA FOURNAISE

— DERNIÈRES POÉSIES —

AVEC UN DESSIN DE G. ROCHEGROSSE

54360
13/7/9

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1892

PQ
2187
D3
1892

DANS LA FOURNAISE

L'ENFANT

C'était au Luxembourg, par un matin brûlant
De Juillet, où le clair soleil étincelant
Versait partout les feux de ses apothéoses,
Jetait des taches d'or parmi les lauriers-roses
Et baignant de rayons leurs cœurs incendiés,
Embrasait, furieux, les fleurs des grenadiers.
De beaux enfants jouaient, montrant leurs jambes nues,
Gais, sérieux, ouvrant leurs bouches ingénues,
Et la course faisait voler dans l'air vermeil
Leurs cheveux frémissants, blonds comme le soleil.
  Les beaux petits garçons et les petites filles
Jouaient à la madame, à la toupie, aux billes.

Ceux-ci, vite, emplissaient à la pelle des seaux
De sable, ou bien faisaient voltiger les cerceaux,
Ou se disputaient, fous et prompts à la riposte.
D'autres couraient ensemble et jouaient à la poste,
Faisant voler au vent leur petit cotillon.
L'un était le cheval, l'autre le postillon,
Et leurs petits amis avaient grand'peine à suivre
Les claquements du fouet et les grelots de cuivre.
Tous, douces fleurs, charmante aurore du présent,
Allaient se bousculant, se battant, se baisant,
Et leurs grands yeux emplis d'espoir et de chimères
Faisaient s'épanouir les sourires des mères,
Et tout n'était que joie infinie à l'entour.
  Mais, ô rêve! ô sinistre enchantement du jour!
Comme s'il eût caché d'invisibles désastres,
Il sembla que l'azur, où sommeillent les astres,
S'allumait, et dans l'air fluide et paresseux,
Les spectres de midi, plus effrayants que ceux
De la nuit, au milieu des rayons apparurent,
Foules qui lentement s'enflèrent et s'accrurent,
Flottant dans la lumière et l'éblouissement;
Et dans le lointain clair s'ébauchaient vaguement
Ces fantômes gardant leur sinistre posture,
Teints des couleurs du prisme et de la pourriture.

C'était le Meurtre ayant dans la main son couteau,
Le Vol, cachant des sacs pleins d'or sous un manteau,
L'Usure avec des mains faites comme des serres,
La Débauche riante au sein rongé d'ulcères,
L'Avarice veillant auprès d'un coffre ouvert,
L'Ivresse avec son verre empli du poison vert,
La Colère acharnée à de hideux sévices,
Et toute la cohorte innombrable des Vices
Et des vils Appétits repus et triomphants.
Et tous, en regardant les beaux petits enfants,
Disaient : Vous serez les acteurs des sombres drames,
Les vivants. Vous serez des hommes et des femmes,
Nés de la fange, par le désir entraînés,
Abjects, vains; c'est pourquoi vous nous appartenez.
Ivres et furieux, vous chercherez vos joies
Dans la chair pantelante, et vous êtes nos proies.
Mais un frisson d'horreur dans leur foule courut
Et tranquille, parmi les enfants apparut,
Avec une douceur amie et reposée,
Pareil au chaste lys que baigne la rosée,
Un enfant couronné d'épines, que ceignait
Une blanche auréole, et dont le front saignait.
Devant son clair regard, aussi doux que les baumes,
S'enfuirent, éperdus, les livides fantômes,

Les Vices, les Fureurs, les sanglants Appétits,
Et lui, le chaste Enfant, tandis que les petits
Le regardaient sans peur de leurs yeux téméraires,
Il leur disait : Jouez en paix, mes petits frères.

Mercredi, 5 janvier 1887

RUE LOBINEAU

Cela se traîne autour du marché Saint-Germain.
Cet être fabuleux qui n'a plus rien d'humain,
Grand corps en deux ployé, tas de choses flétries
Comme les vieilles dans les antiques féeries,
Vêtu de vieux tricots, de haillons, de gilets,
Spectre laissant pourrir sur de vagues mollets
Ces vils jupons mordus par le ruisseau vorace,
Où l'on ne voit plus rien que la boue et la crasse;
Le nez et le menton pointus; la bouche, écrin
Vide; sur le front noir, ces deux mèches de crin;
Ce fouillis de lambeaux affreux, de souquenilles;
Ces pieds entortillés dans de sales guenilles;
Oui, tout cela, — divine Hélène au front d'argent
Que la Lune, ta sœur, admirait en songeant!

Toi dont la jambe nue éblouissait le pâtre,
Diane! toi Laïs! vous Phryné, Cléopâtre!
Ève! toi dont les fleurs géantes et les cieux
Et les fleuves, avec leur chant délicieux,
Et les lions ravis disaient l'épithalame, —
Cela, tout cet amas d'horreurs, c'est une femme?

Mardi, 11 janvier 1887.

MOURIR, DORMIR

Il boite affreusement, ce vieux cheval de fiacre.
Ses yeux tout grands ouverts ont des blancheurs de nacre.
Il voudrait se coucher, dormir; il ne peut pas.
Sur le pavé glissant il bute à chaque pas.
Il ressemble à ces morts qu'on traîne sur des claies;
Ses jambes et ses flancs sont tout couverts de plaies;
Sa bouche molle et noire est gonflée en dedans.
Tragique, il mord le vide avec ses longues dents,
Tandis que le cocher l'injurie et le fouaille
Et chaque fois déchire une nouvelle entaille,
Gros homme rouge, avec des gaîtés de noceur.
En quelque horrible songe il voit l'équarrisseur;
Alors, comme il trébuche, accablé par ce rêve,
Bien vite, à coups de fouet son bourreau le relève.

Allons, hue ! Eh ! va donc, carcan ! va donc, chahut !
Eh ! va donc, président ! carcasse ! Gamahut !
Sur le cheval, en proie aux angoisses dernières,
Le fouet, ivre et féroce, enlève des lanières
Ce pauvre être perclus, battu, martyrisé
Que tourmente un rayon du soleil irisé,
Cet affamé qui n'a pas eu d'avoine, en somme
N'est qu'une rosse. Il est malheureux comme un homme.

Mercredi, 12 janvier 1887.

MASSACRE

Elle n'a pas treize ans ; fillette à peine éclose,
Sa bouche en fleur a l'air d'une petite rose.
Avec un doux ruban d'azur autour du cou,
Elle va devant elle et sans savoir jusqu'où.
Affamée elle mange et dévore des pommes
Avec ses dents de nacre, et regarde les hommes
D'un air effronté, mais cependant ingénu.
Elle se réjouit de montrer son bras nu
En lorgnant au bazar quelque bijou de cuivre.
Si parfois un passant fait mine de la suivre
Et semble affriandé par ses minces appas,
Vite elle fait la dame et ralentit son pas.
On voit je ne sais quel mystérieux délire
Et quel affolement dans son vague sourire :

Et pourtant, malgré son manège triomphant,
Elle a bien l'ignorance auguste de l'enfant
Dans ses yeux pleins de grâce et de mélancolie.
Oh ! quel deuil, la naïve innocence avilie !
Chantonnant son refrain comme un oiseau bavard,
Elle va sans repos le long du boulevart,
Traînant son corps fragile et son âme tuée,
Pauvre petite, hélas ! déjà prostituée.

Mercredi, 12 janvier 1887.

SOLEIL COUCHANT

Dans la rouge fournaise et les brasiers fleuris
Le soleil couchant brûle au-dessus de Paris,
Tandis qu'entre les murs étouffants de la ville,
Une foule indolente, affairée et servile
De femmes étalant des ornements royaux
Et d'hommes ficelés et coiffés de tuyaux
Marche sur le bitume en file irrégulière,
Et que grouille au hasard la noire fourmilière.
  Dans le ciel qui se fait un jeu d'associer
La douce rose avec des crudités d'acier;
Dans le ciel éclatant de sang, d'or et de soufre
Se tord de désespoir tout un peuple qui souffre;
Ce sont les Dieux, les rois, les guerriers, les vainqueurs,
Ceux qui donnent pour nous tout le sang de leurs cœurs.

Dans la flamme, pareille à des oranges mûres,
Ce sont les Dieux, casqués, mitrés, couverts d'armures,
Bourreaux du néant sombre et du marais hideux.
On les voit désolés et tristes. Autour d'eux,
Parmi les feux rougis, passent des chars qui roulent
Et des fleuves de feu dans la clarté s'écroulent.
  Des animaux, chevaux, grands lions, aigles roux,
Brillent dans un éclair d'orage et de courroux;
Et devant tous les rois apparaît, la première,
Une figure blanche et faite de lumière,
Dont le visage clair et pénétré de jour
Épand une clarté de douceur et d'amour.
Et les Dieux dans le ciel brûlant qui s'irradie
Se tordent, frémissants, mordus par l'incendie.
Sentant s'ouvrir pour eux le gouffre incandescent,
Ils exhalent enfin leur plainte, et s'adressant
A l'homme, qui n'a plus d'espoir ni de bravoure,
Cependant que la flamme atroce les entoure
Et dévore leurs fronts vermeils et leurs cheveux,
Ils disent : Nous mourons parce que tu le veux !

Jeudi, 27 janvier 1887.

LA BÊTE

Paris, toujours expert dans l'art de louanger,
A reçu je ne sais quel sublime étranger :
Il n'importe, un grand-duc, un roi, quelque lord-maire,
Un des triomphateurs heureux que la Chimère
Baise avec frénésie et qui sortent des rangs,
Premiers rôles parmi les vagues figurants.
Or le chef de l'État, pour fêter sa fortune,
A voulu que ce soir l'Opéra donnât une
Représentation superbe de gala,
Et tout fut pour le mieux, car on se régala
Des chanteurs dont la voix est le moins enrouée.
C'est fini, maintenant, et la farce est jouée,
Et rois, danseuses, peuple en criant accouru,
Tout est rentré dans l'ombre et tout a disparu

Et l'on a rangé, las de leurs ardentes luttes,
Les violons pleurants, les tambours et les flûtes.
La plainte des hautbois pensifs, le chant des cors
Se sont tus, et l'on a retourné les décors
Où l'on vit parader le ténor et l'étoile,
Et sur la scène obscure on a levé la toile.
Maintenant le troupeau des invités descend
L'escalier monstrueux, énorme, incandescent,
Brillant comme le feu dans la rouge fournaise,
Dont l'enchevêtrement eût charmé Véronèse.
Les balustres d'onyx élancés et rampants
Se croisent là, pareils à des nœuds de serpents;
Les feux des chandeliers frémissants et des lustres
Se reflètent parmi les rougeurs des balustres;
Les marches semblent fuir au loin vers les sommets
D'une étrange Babel qu'on ne verra jamais.
Lumineux, au-dessus des foules prosaïques
L'avant-foyer étend l'or de ses mosaïques.
Le chœur des invités descend. Les diamants
Sur tout ce monde heureux jettent leurs feux charmants.
Comme le printems fou des campagnes fleuries,
Les uniformes sont couverts de broderies,
Et des balcons de bronze et des longs promenoirs
S'écoule avec lenteur le flot des habits noirs,

Qui défilent devant les marbres des pilastres,
Éclatants de rubans, tout éclaboussés d'astres;
Et dans ce tourbillon, les rires ingénus,
Les bras nus, les beaux cous de neige, les seins nus,
Les regards de pervenche où sommeillent des âmes,
Les épaules où les colliers jettent des flammes,
Les robes où frémit la dentelle d'argent
Passent dans le triomphe et dans l'éclair changeant.
L'œil ébloui croit voir un cortège de reines
Laissant sur l'escalier flotter leurs longues traînes,
Et toutes ces beautés, délices de Paris,
Marchent tranquillement aux bras de leurs maris,
Car ils ont fait des frais pour bien monter le drame,
Et ce soir, chacun d'eux s'est paré de sa femme.
D'autres Parisiens, plus libres sous le ciel,
Et qui ne tiennent pas au monde officiel,
Respirant l'or fauve ou l'ébène de leurs tresses,
Donnent plus simplement le bras à leurs maîtresses.
Celles-là, dont les yeux captivent les esprits,
S'appuyant sur des bras qui leur seront repris,
Regardent cependant les dames sans rancune.
C'est ainsi que chacun marche avec sa chacune :
Nul être en ce féerique et fabuleux séjour
Qui ne soit accouplé sous le joug de l'amour.

Cependant, fastueux jouet du sort inique,
Rebut de tous parmi ces couples, Véronique
Va, dans sa robe rouge en forme de fourreau
Seule comme un lépreux ou comme le bourreau.
Elle est belle à tenter les démons. Sur sa lèvre
De feu, la volupté féroce a mis sa fièvre,
Et l'on peut voir tous les instincts, hormis les bons,
Dans ses sombres yeux, plus ardents que des charbons.
Un reflet bleu fleurit sa chevelure noire;
Son cou ferme est dressé comme une tour d'ivoire;
Sa bouche s'amollit en un sourire, et dans
Cette pourpre entr'ouverte on voit ses blanches dents.
Lascive et jeune, avec la fierté d'une aïeule,
Véronique va seule, oh! cruellement seule,
Mais calme, et rien ne peut troubler ses yeux riants,
Ni la placidité de ses traits effrayants.
Véronique au grand cœur, c'est la bête écarlate
Que la Perversité docile berce et flatte;
C'est le calice ouvert, la grande Fleur du mal,
C'est la fureur et la grâce de l'animal;
C'est elle que le diable envoie en ambassade;
C'est Messaline et c'est la marquise de Sade,
Avec sa lèvre offerte aux feux inapaisés
Comme le pied d'un dieu poli par les baisers.

Pourtant, nul en passant ne regarde sa bouche
Et n'a d'attention pour sa beauté farouche;
Et le mépris de tous est jusques-là poussé,
Qu'un spectateur naïf ou désintéressé,
En voyant tout ce monde à sa gloire insensible,
Croirait qu'elle est absente ou qu'elle est invisible.
Véronique, dont nul ne voudrait s'approcher,
Est seule comme un lys éclos sur le rocher.
Elle va, détestée et pour tous importune,
Et regarde le flot humain, comme un Neptune
Dénombre le troupeau des vagues de la mer,
Et parle en elle-même avec un rire amer.
  Oh! dit-elle, voilà tout l'illustre cortège,
Les vieillards vénérés aux fronts couverts de neige,
Les ministres pensifs que l'on n'ose prier,
L'artiste et le poëte épris du noir laurier,
Les juges que la Loi vengeresse illumine
Sous la sanglante pourpre et sous la blanche hermine,
Les purs et dédaigneux soldats qui, sans remord,
Frappent, et vont s'offrir aux gueules de la mort,
Les orateurs au geste ardent, au cœur de pierre,
En qui parle et renaît l'âme de Robespierre;
Voici tous les héros, tous les vainqueurs, tous les
Meneurs d'hommes, fouaillant un peuple de valets,

Que cette foule emporte, ainsi qu'un flot d'orage.
Or, entre eux tous, il n'en est pas un seul, ô rage!
Qui, même d'un clin d'œil ou d'un regard distrait,
Me verrait sur sa route et me reconnaîtrait.
Tous marcheraient sur moi, haïe et réprouvée,
Sans pitié, comme sur une chienne crevée.
  Et cependant, avec des airs insidieux,
Il n'en est pas un seul, parmi ces demi-dieux
Dont le renom vermeil dans la gloire se dore,
Qui ne m'ait dit : Mon cher Belzébuth, je t'adore!
Et je les ai tous vus qui, par terre accroupis,
Se roulaient comme des bêtes, sur mes tapis.
Il n'est pas un d'entre eux qui, retenant son souffle
Et rugissant d'amour, n'ait baisé ma pantoufle
Et qui, tordant ses yeux où meurt une lueur,
N'ait respiré mon âme atroce et ma sueur,
Et pour me plaire, ayant à ses lèvres l'écume,
N'ait pris des petits noms de bête et de légume!

Lundi, 21 février 1887.

OBJECTION

La rousse Pulchérie ayant quitté la ville,
Errait folâtrement dans les bois de Chaville,
Très pimpante, avec un de ses plus chers amants.
Et tous deux ils marchaient près des ruisseaux dormants
Et foulant sous leurs pieds le brun velours des mousses,
Causaient, car il faut bien dire les choses douces
Que l'on sait, pour payer à l'amour son impôt.
Mais voici qu'une bête effroyable, un crapaud
Cheminait lentement vers le couple superbe.
Dans sa triste laideur il émergea de l'herbe
Et s'avançant par sauts absurdes et par bonds,
Il se trouva tout près de ces deux vagabonds.
  Eux cependant parlaient, et disaient les bêtises
Que les Parisiens enseignent aux cytises,

Le Cantique du Lieu Commun, l'Intermezzo
Ridicule, qui fait fuir le petit oiseau
Et dont les bourgeois, plus entêtés que des mules,
Dans les romans du jour apprennent les formules.
Surtout l'amant vainqueur, en vrai jeune premier,
Trouvait du premier coup la perle en ce fumier,
Et comme un coq, tout fier de sa riche peinture,
Récitait les petits journaux à la nature.
Car, ô don Juan! tu n'es souvent que le nommé
Jocrisse, dans l'orgueil du satin parfumé,
Et c'est pour obtenir ce nom que tu postules.
Donc le crapaud visqueux, mou, couvert de pustules,
S'avançait comme un être ignoble et châtié.
La dame, en le voyant, fut prise de pitié.
Oh! dit-elle, vois donc l'étrangeté des choses!
Le Sort injuste a fait les serpents et les roses.
Ce crapaud flasque semble ici-bas en exil;
Ébauche informe, il est affreux, sinistre, vil;
C'est en sautant, comme un baladin, qu'il chemine;
Pour toute nourriture il mange la vermine;
On sent qu'il a commis je ne sais quels forfaits
Dont il garde l'horreur dans ses yeux stupéfaits.
Il est le monstre impie, à la grâce rebelle,
Vois donc! et moi, mon cher trésor, je suis si belle!

Et Pulchérie alors montrait ses cheveux roux
Que le fauve soleil baise, non sans courroux,
Sa bouche en fleur, toujours convulsée et tordue
Par quelque haine au fond de l'âme répandue,
Son cou mordu par les baisers, ses yeux pervers
Où roule un sable d'or frissonnant, ses yeux verts,
Son visage de Nymphe heureuse, où tous les vices
Ont traîné leur caresse et laissé leurs sévices.
Elle disait : Je suis si belle, cher amant!
Elle parlait ainsi voluptueusement
Et s'enivrait du son de sa voix imbécile,
Comme, dans la campagne, un pâtre de Sicile
Se réjouit du miel suave de l'Hybla.
Mais alors le crapaud mystérieux sembla
Dire, en levant les yeux vers sa fine chaussure
Et vers ses bas pourprés : Si belle! En es-tu sûre?

Jeudi, 17 mars 1887.

REDITES

Le bois sonore est plein de soleil et d'amants.
La rosée a jeté partout ses diamants :
L'herbe est comme un tapis riant ; sous les ramures
On entend des soupirs, des sanglots, des murmures,
Et dans ce grand délire, au monde essentiel,
Flotte avec son azur l'immensité du ciel.
  Dans les ombres, que par endroits tachent des flammes,
Ces couples vont, mêlant et confondant leurs âmes,
Ivres tous, et chacune est reine pour son roi.
— Ma chère vie, ô mon trésor, je t'aime. Et toi ?
— Je t'aime. Tous les chants sont brodés sur ce thème
Et sur les lèvres vole un seul refrain : Je t'aime !
  O les ravissements toujours inépuisés !
O les pleurs ! O la joie immense des baisers !

O spectacle divin, sous les flots qui s'apaisent
Délicieusement, quand les bouches se baisent!
Ils s'enivrent du jour, des heures, des instants.
Ils vont ainsi, ravis et les cœurs palpitants,
Secoués de frissons, déchirés de brûlures;
Le vent capricieux court dans leurs chevelures;
Fronts ingénus, baignés de lumière et de jour,
Ils invoquent le roi des tendresses, l'Amour,
Et tandis que leurs yeux captifs s'emparadisent,
Tous ils disent : Amour! Amour! et le redisent.
Et le bois, les ruisseaux jaseurs, les antres sourds
Écoutent ces amants, et s'ils disent toujours
La même chose que la colombe et la rose
Et les nids, c'est que c'est toujours la même chose.

Jeudi, 24 mars 1887.

A GEORGES ROCHEGROSSE

Georges, dans le domaine où l'Esprit nous emporte
Jusqu'aux cieux fulgurants dont il ouvre la porte,
Songeur inassouvi, tu ne dédaignes rien.
Dans ta pensée où roule un flot shaksperien,
La grande évocatrice au front d'airain, l'Histoire,
Rend aux siècles finis la vie expiatoire.
  L'Égypte, l'Assyrie et l'Inde, l'Orient
Tout entier, apparaît sous son grand ciel riant
Et les chocs des guerriers, les batailles des races,
Le couvert mis partout pour les corbeaux voraces,
Et les bouches de rose envoyant les héros
Mourir, éblouis, sous les sabres des bourreaux;
Tyr, Héliopolis, les villes inconnues,
Les festins monstrueux, les ors, les femmes nues,

Les Déesses volant avec l'ardent Zéphyr
Et regardant l'azur de leurs yeux de saphir ;
Dans le matin, brumeux comme une mousseline,
Le portefaix de Rome accostant Messaline ;
Notre France expirant dans sa gloire, Azincourt ;
Jeanne écoutant ses voix, Ange qui nous secourt ;
Les rois, tous ces Louis à l'âme versaillaise ;
La Révolution chantant sa Marseillaise
Et, pareil à Roland qui meurt au fond du val,
Napoléon poussant devant lui son cheval ;
Puis la Douleur moderne avec sa platitude,
L'épouvante, l'oubli des Dieux, l'inquiétude,
Et la blessure d'où notre sang ruissela,
Tu songes, tu revois, tu pétris tout cela,
Et jetant sur tes yeux sa fantasmagorie,
Cette magicienne en deuil, l'Allégorie
Qui fait vivre et frémir l'idée en ton cerveau,
Invente chaque jour un spectacle nouveau.
  Avec leurs cavaliers épars, leurs cris sonores,
Leurs bûchers embrasés flambant sous les aurores,
Les projets de tableaux que tu m'as racontés,
Nombreux comme les flots que nul œil n'a comptés,
Lasseraient ton génie et ton âme intrépide,
Quand même tu peindrais d'une main plus rapide

Que l'éclair dans la nue ou le vol des milans.
Pour pouvoir y suffire il te faudrait mille ans,
Car ton rêve effréné dessine sur des toiles
Plus de sujets toujours divers que n'a d'étoiles
La fourmillante et vaste immensité du ciel.
L'un d'eux, t'en souviens-tu? fait voir, essentiel,
En sa brutalité, le mythe de la Vie,
Et cette gueule qui, toujours inassouvie
Mord l'Espérance avec son pâle nourrisson.
Ce sujet effrayant, qui donne le frisson,
Je le note en huit vers, tout pantelants de crime,
Et je le fixe avec le clou d'or de la Rime.
Amour, le tourmenteur, le dieu cruel, au fond
De sa caverne, où dort l'oubli noir et profond,
Taciturne, enfermé dans ses ailes énormes,
Sous la tragique horreur des basaltes difformes
Éclairant l'ombre vague avec ses yeux vainqueurs,
Amour soucieux mange et dévore des cœurs,
Et le sang et la chair de ce festin farouche
Débordent en flots noirs sur les coins de sa bouche.

Samedi, 2 avril 1887.

PARISIENNE

Irma qu'on voit partout, au Bois, au bal, aux Courses,
Dans son coupé, les pieds sur des fourrures d'ourses,
A tout coup réussit dans l'échange inégal
Du sourire ingénu contre le madrigal.
Naïve, glorieuse, ironique, frivole,
Son éventail est un papillon qui s'envole;
Son chapeau merveilleux comme une aube apparaît.
Pour elle c'est un fait constant qu'il ne serait
Pas digne d'inspirer nos meilleurs vers, ni sage
De n'être pas splendide à chaque vernissage.
Elle y brille, et l'on n'a pas vu de lampas tels
A l'exposition flambante des pastels.
Son caprice au ragoût des premières s'obstine,
Fleur de l'Académie et de la guillotine,

Puisque monsieur Deibler et l'excellent Pingard
Déplaceraient pour elle un député du Gard.
Irma, la charmeresse indolente, la sphinge
Qui croque la noisette avec son petit singe
Et qui, le matin, fête en son vague salon
Un prince chevelu comme un jeune Absalon,
Ce soir, dépenaillée, amusante et farouche,
Sans façon laisse errer des gueules sur sa bouche,
Et dans le monde ayant raflé quelques valeurs,
S'esclaffe au cabaret, soûle, avec des voleurs.

Mercredi, 6 avril 1887.

LA FORÊT

C'est la forêt sauvage où tout un monde grouille,
Où l'obscurité sombre et vaste se verrouille
Et fait dans la nuit noire une plus noire nuit;
Où tout menace, où tout se hérisse, où tout nuit,
Où tandis que les yeux devinent des cavernes,
On entend vaguement bouillonner les Avernes.
  Là, dans cette funèbre et vivante prison,
Tout est colère, tout est piège et trahison;
L'épouvante fait fuir les tremblantes gazelles.
Sur votre front glacé passent de grandes ailes
Et vole, furieux, le souffle de la mort.
La ronce vous déchire et la gueule vous mord,
Le serpent sous vos pieds glisse au bord des abîmes,
L'obscurité s'emplit de carnage et de crimes;

On marche dans la chair et dans les ossements,
Et de longs hurlements et des rugissements,
Épars dans l'ombre triste et sous les hideux voiles,
Montent vers le ciel noir que percent des étoiles.
  Cette forêt bruyante, où gémissent les flots
Et les plaintes et les fureurs et les sanglots,
C'est toi, Cité pleurant et râlant, c'est toi, Ville,
Tout entière livrée à la matière vile
Et d'où le chaste azur s'efface et disparaît.
C'est toi, la fourmillante et sinistre forêt
Où, poursuivant leur proie avec des cris atroces,
Les hommes pantelants sont les bêtes féroces!

Samedi, 9 avril 1887.

MUSIQUE

Dans un coin de la ville ancienne disparue,
Depuis douze ans bientôt passés, j'habite, rue
De l'Éperon, au rez-de-chaussée, un très vieil
Hôtel, hanté par les oiseaux et le soleil.
Du côté du jardin, les ailes familières
Emplissent de frissons les feuillages des lierres :
Mais, hélas ! on entend, dès que revient le jour,
De bien autres chanteurs du côté de la cour,
Où force malheureux, affligés d'un catarrhe,
Miaulent avec rage en pinçant la guitare,
Bande qui fait la joie et l'ornement des cours.
Là sont des béquillards, des aveugles, des sourds.
Blêmes comme Pierrot, verts comme des pistaches
Des gens à chapeaux mous, des masques à moustaches

Chantent des airs, hélas ! — car tels sont leurs talents,
Qu'ils ne sauront jamais, quand ils vivraient mille ans.
Tel, pareil à ces morts échoués à la Morgue,
Tourne la manivelle indécente de l'orgue
Ou, triste comme un vieil acteur de l'Odéon,
Tourmente le soufflet du faible accordéon,
Et tel, car c'est encore une façon plus nette,
De sa bouche sans dents mord une clarinette.
Celui-là fait pleurer l'âme du violon
En jouant du Lecoq ou du Bach, c'est selon,
Et tous chantent ! — Déesse adorable, ô Musique !
Ces types accomplis de la hideur physique
Chantent d'un cœur tranquille. Oh! comme ils chantent faux
Et de leurs pantalons soulignant les défauts,
Toutes les fanges, par les balais reculées,
Baisent avec amour leurs bottes éculées.
Cependant, tels qu'ils sont, déguenillés, maudits,
Je les aime, ces noirs mendiants, ces bandits
Que l'âpre faim déchire et sur qui les cieux pleuvent,
Parce que sous la nue ils chantent comme ils peuvent,
Oiseaux boiteux qu'en vain sollicite l'azur,
Parce que je ne sais quel souvenir obscur
De la Lyre frémit dans leur voix étouffée
Et qu'ils sont, comme moi, de la race d'Orphée.

Ces gueux, plus enroués qu'une meute aux abois,
Ressemblent à des loups qui pleurent dans les bois
Et, parmi ces faiseurs de trilles et de gammes,
Du matin jusqu'au soir grouillent des tas de femmes.
Des fillettes à l'œil déjà noyé d'amour
Sur un rhythme dansant font sonner leur tambour,
Et des vieilles sans nombre aux allures fossiles
Convulsent en chantant leurs faces imbéciles,
Gémissent avec des sanglots et des hoquets
Et portent leurs petits roulés en des paquets.
C'est la procession de tous les monstres. L'une
Montre sur son visage une pâleur de lune
Et, comme un lac, s'argente, et l'autre, au nez camard,
A sur sa joue en feu des rougeurs de homard.
Rien n'est plus effrayant à voir que les structures
Et les corps abolis de ces caricatures;
Et pourtant, quand leurs voix font leur bruit énervant
Comme les grincements de l'orage et du vent,
Avec leurs fronts hideux que les bises meurtrissent,
Dans leur misère ces chanteuses m'attendrissent
Et sans être offensé de leurs chants criminels,
Je les contemple avec des regards fraternels.
Une surtout, pareille à quelque étrange fée,
Pâle, jaune, recuite et d'un mouchoir coiffée.

Au fond de ses yeux bleus tout petits, dont le tour
Est bistré, se lamente un long passé d'amour,
Et sur sa bouche en coup de sabre, le génie
De la femme a gravé sa tranquille ironie.
Sans nul doute elle fut, parmi l'or et les fleurs,
Une Parisienne aux yeux ensorceleurs;
Car le reflet des vieux souvenirs la décore
Et le songeur ému voit trembloter encore
Le triomphe et l'orgueil en son regard terni.
Je la nomme souvent : *la vieille Gavarni*,
Car je crois la revoir parmi ces aquarelles
Que le maître peuplait d'âmes surnaturelles,
Et sur le châle où court un frisson d'air subtil,
Je vois distinctement les hachures dont il
Avivait sa peinture avec de l'encre rouge.
  Et ce mince lambeau qui grelotte et qui bouge,
Où parfois le soleil jette un fuyant éclair,
Étoffe tristement décolorée, a l'air
Des drapeaux devenus haillons, que la Victoire
Avait jadis enflés dans la bataille noire,
Alors que les clairons sonnaient dans l'air fumant,
Et que les vieux soldats gardent pieusement.

Jeudi, 6 janvier 1887.

SALVE!

Un chariot t'emporte, à l'heure où l'aube naît.
Cochon vorace en qui l'homme se reconnaît,
Cochon rose, à travers Paris qui vient d'éclore,
Sous les premiers rayons frissonnants de l'aurore,
Splendide orfèvrerie où brille un cabochon,
Pauvre être que baisait la lumière, Cochon,
Tu vas, mal secouru par ton pauvre génie,
Mourir sous le couteau comme une Iphigénie.
Et quand tu tomberas sous le coup meurtrier,
On mettra sur ta tête affreuse un noir laurier.
Hier pourtant, ignorant encor la peine dure,
Tu te vautrais dans les délices de l'ordure,
Heureux, sordide, en proie à tes vils appétits,
Auprès de ta femelle et de tous ses petits.

O Cochon monstreux, goulu, pareil à l'homme,
Tu semblais dans ta fange un empereur de Rome ;
Alors, taché de rose, éblouissant, vermeil,
On eût dit que sous les caresses du soleil
Tu marchais dans les ors fous des apothéoses,
Et qu'il pleuvait sur toi de la flamme et des roses.

Samedi, 21 mai 1887.

SAGESSE

Le sage est retiré dans sa petite ville
Délivré des bavards et des sots, tourbe vile,
Et s'est dit, en voyant le monde : Allons-nous-en!
Comme il fut jadis bon soldat, bon artisan,
Et que ses actions furent une prière,
Sans nulle défaillance il regarde en arrière,
Et loin des appétits hagards et furieux,
Il écoute venir l'instant mystérieux.
  Sitôt que l'aube rose est au ciel apparue,
Il fume à sa fenêtre ouverte sur la rue;
Il voit passer d'abord les ânes des âniers,
Puis les femmes portant des fruits dans leurs paniers.
Puis, il va faire un tour bien loin, dans la campagne;
Toujours la Solitude est sa chère compagne,

Et le guide, en rêvant sous les ombrages verts.
En marchant, il récite à voix basse des vers,
Puis il rentre, bercé par l'extase rhythmique,
Et ses larges poumons emplis d'air balsamique.
Parfois dans son œil bleu passe un éclair soudain.
Au milieu des rosiers de son petit jardin,
Il s'enivre du vent qui murmure et qui pleure :
Il écoute là-bas Jacquemart sonner l'heure.
Il se repose à l'ombre épaisse d'un tilleul,
Et son livre à la main, pensif, car il est seul,
Il songe, il boit le vin farouche de l'Histoire.
Il a vu le mensonge heureux, la fausse gloire,
Et ne convoite rien de tous ces biens volés.
Sa femme et ses enfants, chers spectres envolés,
Seront toujours vivants en lui, mais il soupire.
Il lit Pindare, il lit Homère, il lit Shakspere.
Le malheur chez lui trouve un assuré secours.
Il sait que les désirs et les espoirs sont courts;
Il vit tranquille, doux, très bon, l'âme hautaine,
Et près de sa maison murmure une fontaine.

Dimanche, 17 juillet 1887.

SOUS BOIS

Un malheureux, il est vrai, bachelier ès lettres,
Mais fort triste, nourri par les seuls hexamètres,
Et dans le bois riant, au milieu des ronds d'ifs,
Hanté par les supins et par les gérondifs,
Un loqueteux, marqué d'avance pour la tombe,
Ayant son habit noir plus blanc qu'une colombe,
Et tordu comme un cep de vigne, un avorton
Malvenu, tourmentait du bout de son bâton
Dans l'herbe drue et dans les fleurs, une charogne.
  Ce lettré, mangé par la gale et par la rogne,
Disait — vain discours, moins murmuré que rêvé :
Que diable peut-on faire avec un chien crevé?
Et songeait combien peu, dans cette pourriture,
Sourit le bifteck, cher à la littérature.
Et le Gueux, dont la peste aurait fait son époux,
Avec son autre main, libre, grattait ses poux.

A ce moment, parut la belle Cyprienne,
Glorieuse, avec sa démarche aérienne,
Qui, voyant le maudit, fit un geste d'horreur.
Mais il dit : En effet, madame, ce doreur,
Le matin rougissant, vous baise et vous caresse;
Vous êtes Joie, Orgueil, Beauté, Grâce, Paresse;
Vos regards fulgurants, pareils à deux brasiers,
Font palpiter d'amour les cœurs extasiés,
Et quand on voit les fleurs de vos lèvres éclore,
On croit facilement que vous êtes l'Aurore.
Votre chair est pareille à des fleurs de lotus.
Cléopâtre, sous la figure de Vénus,
C'est vous-même. C'est vous Hélène, aux jours de Troie.
Bienheureux le vainqueur dont vous êtes la proie!
Sur votre sein charmant vous avez plus de lys
Que n'en ont eus Phryné, Cléopâtre et Laïs;
C'est pour vous que Louis, Roi-Soleil, eût pris Dôle,
Et vous auriez été la femme de Candaule.
Vivre est délicieux, mais vous voir est plus doux.
Pourtant, rayon, clarté, perle, souvenez-vous
Que la rose est mortelle, et que tout se termine
Par de la pourriture et par de la vermine.

Vendredi, 15 juillet 1887.

SEMPER ADORA

O Maître de la Lyre, aïeul, race d'Homère!
Hugo, quand tu vivais cette vie éphémère,
Devant le vaste flot que seul tu remuais,
Tes envieux restaient stupéfaits et muets.
Ils ne moissonnaient pas leur haine déjà mûre,
Et pâles, dans leurs seins, étouffaient leur murmure.
  Maître, quand près de toi, dans un repas divin,
Nous te parlions, mangeant ton pain, buvant ton vin,
Quand nous goûtions, hélas! vieille troupe écolière,
Tes entretiens charmants de bonté familière,
Dans notre souvenir devenus solennels;
Quand tu nous regardais de tes yeux éternels,
Te garder, c'est le rêve enivrant que nous fîmes!
Eux pourtant, devant toi vaincus, domptés, infimes,

Pleins d'une rage sourde et remâchant leur fiel,
Petits, ils t'admiraient comme un archer du ciel
Lançant tes flèches d'or sur les marais immondes,
Ou portant dans ta main, comme Dieu fait des mondes,
L'idéal grandiose et la réalité,
Génie entré vivant dans l'immortalité.
Mage qui dans les cieux mystérieux sus lire,
Faisant parler, chanter, frémir toute la Lyre,
Évoquant dans ta voix les crimes, les bourreaux,
Les baisers, tout un peuple effrayant de héros,
Tu nous rendais, parmi nos pleurs et nos désastres,
En un tas d'odes, plus nombreuses que les astres,
Les Pindares et les Eschyles disparus,
Et ne pouvant plus rien ici-bas, tu mourus.
Les Zoïles bouffons, dont le front vil rougeoie,
En hurlèrent alors de colère et de joie;
Ils crièrent, montrant leurs appétits flagrants :
A présent qu'il n'est plus, nous pouvons être grands.
Puisqu'il prenait nos parts d'orgueil et de lumière,
Brillons! notre place est à présent la première.
Nous serions comme lui bientôt, si nous voulions.
Frères, être un berger d'aigles et de lions,
Un Hugo, ce n'est pas du tout la mer à boire :
C'est un peu de génie avec un peu de gloire,

Et le vent de l'exil parmi des cheveux blancs.
C'est ainsi que ces nains heureux, jadis tremblants,
Exultaient. Ils disaient : Tout doit finir, en somme.
Voici longtemps déjà qu'on admire cet homme.
Assez. Ne suivez plus la trace de ses pas.
Allons ailleurs. — Pardon, messieurs, je n'en suis pas.
Maître, je suis un flot parmi les flots sans nombre;
Mais, depuis le matin, j'ai marché dans ton ombre.
J'ai parfois réfléchi ta lumière, et si peu
Que je sois, j'ai pu voir en toi l'infini bleu.
Tant que je vivrai sous les grands cieux qui se dorent,
O Père, je serai parmi ceux qui t'adorent,
Fidèles, *et s'il n'en reste qu'un, je serai*
Celui-là, plein d'amour et le cœur ulcéré!

Mardi, 26 juillet 1887.

SŒUR SÉRAPHINE

Dans ce vieux couvent plein de silence et d'espace
Où le temps, comme un flot très pur, s'écoule et passe,
Et doucement ruisselle entre des bords connus;
Dans ce couvent, où les souvenirs ingénus
Se figent lentement, comme des stalactites,
Sœur Séraphine fait la classe des petites.
Or elle enseigne ces enfants si doucement,
Une telle indulgence orne son front charmant,
Que toutes avec joie écoutent sa parole,
Et sa bouche, entr'ouverte ainsi qu'une corolle,
Ne montrant pas d'orgueil ni de sévérité,
Comme un limpide flot répand la vérité.
  Elle est naïve, heureuse, innocente, ignorante;
L'éclat du lys fleurit dans sa chair transparente,

Et comme elle est pareille aux anges, dans ses yeux
Flotte avec sa lumière un ciel mystérieux.
En sa blancheur, elle est une enfant elle-même.
Humble et sage parmi les petites qu'elle aime
Et qu'elle est tous les jours plus heureuse de voir,
Comme elle est toute grâce, elle a tout le savoir.
Car celui qui l'inspire en son ombre éphémère
Et fait de cette vierge une si douce mère,
C'est l'Enfant souriant, sauveur du genre humain,
Qui tient le globe bleu dans sa petite main.
  Oui, bien souvent on cherche en vain sœur Séraphine
Et son regard plein de bonté, sa lèvre fine,
Où la foi met sa force amie et sa douceur.
On ne la trouve pas, mais toujours quelque sœur
Dit, tandis que partout vainement on l'appelle :
Bien sûr, ma sœur, elle est encor dans la chapelle,
Agenouillée aux pieds de son petit Jésus.
Oh! que sait-il, celui qui ne vous a pas eus
Dans son âme, entr'ouvrant leurs célestes calices,
Extase, espoir, ferveur, silencieux délices
Que fait épanouir le souffle essentiel,
Tendres fleurs, qui serez visibles dans le ciel?
  Sœur Séraphine est en effet agenouillée,
Humble, ployée en deux comme une herbe mouillée,

Devant le glorieux, le roi, le triomphant.
C'est ainsi qu'elle l'aime, enfant, petit enfant;
Elle le voit toujours enfant, ainsi qu'elle ose
L'adorer. Tout petit, frêle comme une rose,
Il est déjà bonté, clarté, lumière, espoir;
Il ressemble au parfum qui s'exhale du soir.
Ce roi du ciel, orné des grâces adorables,
Aime divinement les êtres misérables
Et les console avec son regard plein d'azur.
C'est ainsi que le voit l'humble fille au cœur pur.
  Elle demeure là pendant de longues heures,
L'œil allumé par des clartés intérieures,
Et dit, toute livrée à l'éblouissement :
O mon Roi, ta parole est un vagissement;
Ta douce chevelure est une vapeur blonde;
Et cependant, c'est toi qui règnes sur le monde
Et tu souris, vainqueur, sous ta couronne d'or.
Un souffle triomphal au fulgurant essor
Passe et frémit, ô Roi, dans l'azur de tes voiles,
Et tu poses tes pieds divins sur les étoiles.
Ils sont tout pleins de toi, les vastes firmaments
Pavés d'astres de flamme et de blancs diamants;
Et devant toi, courbés comme des moissons mûres,
Les Anges revêtus d'invincibles armures,

Où flottent les clartés des blêmes Orients,
Agitent dans l'éther leurs glaives effrayants.
Cependant, ô Sauveur, tu veux bien nous sourire;
Ton nom, que les soleils sont orgueilleux d'écrire
Et qui fait resplendir les Tyrs et les Sions,
O Jésus! tu veux bien que nous le prononcions,
Et que nous puissions voir, quand son aile te touche,
Le rayon pur qui met sa clarté sur ta bouche.
Ainsi sœur Séraphine, immobile et rêvant,
Répand toute son âme aux pieds du Dieu vivant,
Et la laisse courir vers lui, dans son extase,
Comme un flot de parfum qui ruisselle d'un vase.
Toujours glorifiant, exempte de remord,
Le doux Enfant, vainqueur du Mal et de la Mort,
Elle prie, et ne peut sortir de la chapelle
Où son petit Jésus très doucement l'appelle.
Parfois les sœurs, voyant ses yeux vers lui tournés,
La grondent sans colère, et lui disent : Venez,
Ma sœur, il faut songer à vos petites filles.
Aimez l'Époux céleste à l'ombre de ces grilles;
Mais quoi! ce bon Pasteur, dont la main nous défend,
Jésus n'a pas toujours été petit enfant.
Ma sœur, pour adoucir notre destin sévère,
Lui-même il a porté sa croix sur le Calvaire,

Et le fer de la lance ouvrit son flanc saignant.
Lui qui, plein de bonté, s'en allait, enseignant,
Il a des vils crachats subi la tache noire.
Prince, il a revêtu la pourpre dérisoire;
Il a mouillé sa lèvre à l'éponge de fiel,
Tandis que gémissaient les beaux Anges du ciel.
Il expira. Quand les nuages entendirent
Son souffle s'exhaler, les rochers se fendirent.
Et maintenant, ma sœur, après deux fois mille ans,
Tandis qu'on voit, ainsi qu'un grand vol de milans,
Les Crimes sur nos fronts jeter leur ombre immonde,
Jésus crucifié saigne encor sur le monde.
Elles parlaient ainsi; mais l'innocente sœur
Séraphine jamais n'a compris la noirceur.
Voir l'Enfant radieux est son unique fête,
Et pâle d'épouvante et l'âme stupéfaite,
Livide, elle murmure en des mots décousus :
Non... Non... C'est trop horrible... Oh! mon petit Jésus!

Mai 1887.

TURBULENT

A Jose-Maria de Heredia.

O vous pour qui toujours le ciel s'irradia,
Véronèse des mots flambants, Heredia,
Vous que la Muse fête et suit d'un œil affable,
Je veux exprès pour vous inventer une fable.
  Jadis au temps du Roi-Soleil, quand Sévigné
Usurpait tout l'encens de l'Olympe indigné,
Le dieu qui réveilla les plus secrètes fibres,
La Fontaine eût conté cette histoire en vers libres,
En ces vers dont le pas comme un oiseau marchait.
Mais nous avons perdu son rhythme et son archet,
Et nous ferions, je pense, une triste figure
En voulant de son vol imiter l'envergure.

Donc, pour conter l'exploit d'un jeune malandrin,
Je me contenterai du vers alexandrin.
Mais avec sa grandeur, sa flamme et son délire,
Il suffit à la joie immense de la Lyre,
Et mon maître, le roi du faste oriental,
Qui dans l'ardent brasier forgea son dur métal,
A prouvé qu'il sait être, avec son fier mélange,
Bon pour Benvenuto comme pour Michel-Ange.
On en fait, si l'on veut, le glaive aux durs éclairs,
Ou le joyau qui rit à l'azur des yeux clairs,
Ou le paillon furtif du svelte funambule.
Mais, poëte, j'arrête ici mon préambule.
Voici le fait. Ce dieu, souvent digne du fouet,
L'enfant Éros avait disloqué son jouet
Et son pantin funèbre et morne rendait l'âme.
Ces deux êtres formaient un assemblage infâme,
L'un pantelant, brisé, tordu, le corps en deux,
Et l'autre s'acharnant sur des débris hideux.
Oh! le pantin! Ses bras éperdus et fantasques
Se balançaient, épars, comme des choses flasques,
Et la langue bleuie était horrible à voir.
L'enfant tirait toujours le nez tragique et noir
Du misérable, et fou comme un loup dans son antre,
Lui fourrait jusqu'au fond ses ongles dans le ventre.

Sur le beau pavé d'or, à présent méprisés,
Gisaient partout des traits cassés, des arcs brisés
Et la chambre de jaspe avait l'air d'un vrai bouge.
  Mais Aphrodite vint et se fâcha tout rouge.
Oh! le vrai brise-fer et l'indocile enfant!
Dit-elle. Donc tu fais tout ce qu'on te défend.
C'est Massacre et Fureur que le grand ciel te nomme.
A quoi sert-il d'avoir une mère économe?
Va, tes caprices, plus cruels que les autans,
Nous auront ruinés avant qu'il soit longtemps
Et nous mourrons de faim dans nos terres en friche.
Pour le moment, il est certain que je suis riche.
Mes domaines, trésors toujours inépuisés,
Sont tous ceux où frémit le doux vol des baisers.
J'ai Naples, dont jamais le golfe n'est morose,
Et j'ai Paris et j'ai Venise toute rose.
Mais au train dont tu vas pour me désespérer,
Je n'aurai bientôt plus que les yeux pour pleurer.
Par suite des excès farouches où tu tombes,
Je n'aurai plus de quoi nourrir mes deux colombes.
Dans ce pays qu'au ciel bleu nous assimilions,
Que me restera-t-il? De vagues millions.
Et réduite, pleurant mon antique richesse,
A marcher sur la pourpre ainsi qu'une duchesse,

On me verra bientôt parer mes bras charmants
Avec ces cailloux vils qu'on nomme diamants.
C'est ainsi qu'Aphrodite, en sa douleur amère,
Se plaignait. Mais Éros lui dit : Ma douce mère,
Ne gronde pas. Fluide et plus subtile encor,
La flamme du soleil rit dans tes cheveux d'or.
A l'avenir, je veux être sage comme une
Image. On trouvera ma bonté peu commune.
Jamais plus je n'aurai de cruel appétit
Et tu voudras encore embrasser ton petit.
O mère, il est bien vrai que d'une façon nette
J'ai démantibulé notre marionnette,
Mais parfois, ce n'est pas ma faute, mon sang bout.
J'en ai fait un débris, des loques, rien du tout,
Un haillon ridicule et triste. Mais, en somme,
Ce pantin ne valait pas cher. Ce n'est que l'Homme.

Novembre 1887.

LE GUITARISTE

PANTOUM

A Georges Rochegrosse.

Joue encor, bon guitariste,
Joue un fandango très fou.
Oh! mon âme est triste, triste,
Comme un oiseau dans un trou.

Joue un fandango très fou,
Voltigeant comme une plume.
Comme un oiseau dans un trou,
Le souvenir me consume.

Voltigeant comme une plume,
La Danse a les pieds légers.
Le souvenir me consume,
Je pleure en mes yeux rongés.

La Danse a les pieds légers
Et les jupes envolées.
Je pleure en mes yeux rongés
Par trop de larmes salées.

Et les jupes envolées,
C'est le rouge éclair vainqueur !
Par trop de larmes salées
J'ai senti noyer mon cœur.

C'est le rouge éclair vainqueur,
Gracia joue et s'élance.
J'ai senti noyer mon cœur
Dans la nuit et le silence.

Gracia joue et s'élance,
Vois briller son front charmant.
Dans la nuit et le silence
Je soupire affreusement.

Vois briller son front charmant
Dans l'or de sa chevelure.
Je soupire affreusement.
Oh ! la cuisante brûlure !

Dans l'or de sa chevelure
Une fleur se fane un peu.
Oh ! la cuisante brûlure !
C'est dans ma poitrine en feu.

Une fleur se fane un peu.
Où donc gémit le fleuriste ?
C'est dans ma poitrine en feu.
Joue encor, bon guitariste.

LE PRINTEMS

Sinistre Hiver avec tes farouches colères
Pars, va-t'en loin de nous parmi tes ours polaires!
Délivre-nous, vieillard, des fallacieux gants
De peau de chien ouatés et des noirs ouragans,
Et dans le blanc pays des glaces éternelles
Emmène tes Pierrots et tes Polichinelles.
  Oui, voici l'heure. Il naît, le glorieux Printems.
Il baise les cheveux dans la brise flottants
Et déroule, en soufflant dessus, les feuilles vertes.
Oiseaux, qui nous charmez de vos ailes ouvertes,
C'est un fait, il convient que vous l'ébruitiez :
Il va neiger bientôt sur les arbres fruitiers.
Nous les verrons, joyeux et quittant l'air morose,
Tachés d'un blanc céleste et vaguement, de rose;

Un frisson va courir sur les ruisseaux d'argent,
Doux comme le soupir d'une âme et, voltigeant
Dans l'air tiède, où Zéphyr épris chante sa gamme,
Le papillon va dire à la rose : Madame!
Dans les calèches au vol fier qu'emporteront
De fins chevaux ayant des rubans sur le front,
Nous pourrons admirer, sous les cieux tutélaires,
Nos dames de Paris dans leurs toilettes claires.
Des amazones, groupe adorable et riant,
Jetteront sur la foule un coup d'œil, en fuyant.
A certains cavaliers d'autres feront des signes;
Et sur le flot du lac silencieux, les cygnes
De neige, en regardant folâtrer leurs poneys,
Folâtreront avec les canards japonais.
Il se pourra qu'on jase à la façon des merles.
Et comme s'il pleuvait des rubis et des perles,
On entendra partout des madrigaux fleuris.
Un, très correct, louera la duchesse à Paris,
Tandis qu'aux champs, parlant d'une façon plus nette,
Lucas, plein de malice, embrassera Toinette.
Et sur l'étang glacé parmi les joncs dormant
Où la lune se mire et semble un diamant,
A de vagues chansons les amoureuses fées
Mêleront dans la nuit leurs plaintes étouffées.

O parfums envolés partout dans l'air subtil!
Azur des cieux légers et clairs! Printems d'Avril!
Dans mon vieux Luxembourg, que j'adore et qui m'aime,
Les bleus myosotis foisonneront, et même
Sous l'Odéon, parmi tant de romans pervers
Fleuriront follement les volumes de vers.

Mardi, 2 avril 1889.

POPULUS

C'était dans une rue affreuse, dont les murs,
Éventrés et pourris comme des fruits trop mûrs,
Sont envahis par l'eau dormante qui les mine,
Et s'affaissent, mangés de lèpre et de vermine.
Là, le soleil sinistre, épouvanté, hagard,
Éclaire tristement de son vague regard
Des pavés, des tessons et des écailles d'huîtres
Et des torchons pendus aux fenêtres sans vitres.
  Là je vis, s'acharnant sur quelque vermisseau,
Dans la fange et la boue infecte du ruisseau,
Une poule caduque, impotente et sans plumes,
Sèche comme le fer qu'on bat sur les enclumes.
De plus, un de ses yeux avait été crevé.
Elle sautait à bonds tremblants sur le pavé,

Avec les gestes secs et fous des automates
Et titubait, ayant la goutte à ses deux pattes.
  Près d'elle, en ce désastre effroyable et complet,
Un homme de ses yeux tristes la contemplait.
C'était un malheureux. C'était le pauvre diable,
Celui dont la misère est irrémédiable
Et qui, la nuit, chemine avec les loups-garous.
Son habit n'était rien que loques et que trous;
Dans sa chemise ouverte on voyait ses mamelles,
Et ses souliers percés n'avaient plus de semelles.
Il était aussi vieux que la poule, réduit
A rien, maigre, pensif, ne faisant pas de bruit.
Sur son front dénudé par tant de jours arides
Se croisaient des réseaux de veines et de rides;
Et fauve, décharné comme elle, horrible à voir,
Il regardait la poule en mangeant son pain noir.
  Or, je lui dis : Quelle est cette étrange merveille?
Comment a pu survivre une poule si vieille?
Vient-elle de Ninive ou de Jérusalem?
Bon homme, ayant duré plus que Mathusalem,
Grise, poudrée encor des antiques poussières
Et peut-être échappée au sabbat des sorcières,
Pourquoi, fermant son œil unique au jour vermeil,
Ne s'endort-elle pas de l'éternel sommeil?

Morne, si fatiguée enfin qu'elle en est ivre,
Quelle est cette fureur de durer et de vivre?
Se traîne-t-elle donc vers le siècle futur?
  Mais le déguenillé qui mangeait son pain dur,
L'homme dont un frisson glaçait chaque vertèbre,
Le vieux qui regardait la volaille funèbre,
Et semblait la couver des yeux comme un festin,
Me dit : Elle n'a pas accompli son destin.
Car pour elle et pour moi, l'Histoire se déroule
Inexorablement, et c'est la même poule
Que le roi Henri Quatre, en levant son impôt,
M'avait jadis promis de mettre dans mon pot.

Dimanche, 11 avril 1886.

AU LAURIER

Si j'étais vraiment le bon ouvrier
Que du noir oubli sa volonté sauve,
Ce que je voudrais, c'est toi, noir Laurier,
Sur ma tête chauve.

Car feuillage sombre, effroi des méchants,
Lorsque je te vois, mon âme savoure,
Devant tes rameaux, la gloire des chants
Et de la bravoure.

Héros et rimeurs, sous les grands cieux clairs,
Nous sentons en nous le même délire
Et la chaste Épée aux brillants éclairs
Est sœur de la Lyre.

Pour revivre un jour sur les blancs frontons,
Quand le clairon d'or enfle son haleine,
C'est d'un cœur égal que nous combattons
Pour la sage Hélène.

Henri Quatre, ainsi que François Premier,
Brûlé d'une ardeur jamais endormie,
En quittant le casque au hardi cimier,
Célébrait sa mie.

Et dans le passé farouche et saignant
Quand mon souvenir enflammé recule,
Je revois Linos, chanteur, enseignant
Son élève Hercule.

Eschyle, superbe entre les grands cœurs,
Pour qui les exploits sont des intermèdes,
Avant de rhythmer l'ode pour ses chœurs,
Combattait les Mèdes.

Et le fauve Achille au casque mouvant,
Lorsque son armure était dégrafée,
Charmait la cithare, et fut un savant
Chanteur, comme Orphée.

NOCTURNE

Attiré par l'odeur affreuse du charnier,
Parfois le dieu Désir s'habille en chiffonnier.
Il n'a plus, beau chasseur bondissant d'un pied libre,
Ce grand arc dont la corde avec nos âmes vibre,
Ni ces traits dont l'airain, comme un oiseau vainqueur,
Épouvante la nue et nous blesse en plein cœur.
Il est las d'avoir vu les Déesses sans voiles
Et d'avoir caressé les blancheurs des Étoiles,
Et d'avoir longtemps bu, près des Amaryllis,
Les larmes de la Nuit dans la coupe des lys,
Et de s'être endormi, dans les apothéoses,
Sur des lèvres en fleur pareilles à des roses.
Désir, ce dieu superbe au fulgurant essor,
Dont les ailes fuyaient dans la lumière d'or

Et devant qui Psyché balbutiait, ravie,
Sur le comptoir de zinc a bu de l'eau-de-vie.
Lui qui faisait pleurer de tendresse les loups,
Il trébuche dans l'ombre avec des hoquets fous.
Son pied, déjà tremblant, dans le ruisseau barbote;
Il est ivre; il a mis sur son dos une hotte,
Et sous ses haillons vils, comme un vieux chargé d'ans.
Il marche tout courbé, le brûle-gueule aux dents.
  En traîneur de savate, il va, sous le ciel terne,
Tenant en main son noir crochet et sa lanterne.
Il a caché tout l'or de son front crespelé
Sous la casquette molle, et comme un chien pelé
Qui remâche des os et des carcasses dures,
Il cherche son régal parmi les tas d'ordures.

Jeudi, 9 octobre 1884.

RUE DE L'ÉPERON

A H. Giacomelli.

Mon jardin est situé rue
De l'Éperon. Il est joli
Comme une oasis, apparue
En rêve, ô Giacomelli!

Devant son ombre taciturne
Où le soleil vient par éclairs,
Les vieux arbres géants de Furne
Dressent leurs beaux feuillages clairs.

Joignant leurs branches familières,
Vivaces comme les abus,
Sur la maison grimpent deux lierres
Impérieux, aux troncs barbus.

Parfois même ils font une ligne
Droite, jusque chez le voisin,
Et près d'eux s'étale une vigne
Qui ne produit pas de raisin.

Elle s'offre au jour qui la fête
Et rit avec frivolité,
Car tout porte, chez le poëte,
Ce cachet d'inutilité.

Mes rhododendrons s'aguerrissent,
Et quant à mes sveltes lilas,
D'abord, une année, ils fleurissent,
Puis, l'autre année, ils sont trop las.

Pour mes roses ambroisiennes,
Elles ont dans leur teint vermeil
Des pâleurs de Parisiennes
Trop oublieuses du sommeil.

Puis, dédaignant les ritournelles,
Mille oiseaux, devant mon palais,
Improvisent des villanelles,
Des rondeaux et des triolets,

Et fuyant les rimes d'*Alzire*,
Ils en font un recueil entier
Que publiera, s'il le désire,
Notre ami Georges Charpentier.

L'œil irisé comme une perle,
Fin comme un pastel de Renoir,
Sous les arbustes flâne un merle
Du meilleur monde, en habit noir.

Austère et lisse, il doit écrire
Dans quelque *Journal des Débats*,
Où l'on trouve bien de quoi frire;
Il est correct, il a des bas.

C'est un seigneur, du cant esclave!
Mais l'oiselet musicien
Dit : Évitons cet oiseau grave,
C'est un académicien.

Juillet 1879.

VARIATIONS

Il faisait un beau clair de lune dans les cieux,
Et j'errais tristement, poursuivi par les yeux
De la brillante lune à la face pâlie.
Mais, voulant savourer jusqu'au bout la folie
Et l'ivresse du clair de lune, je montai
Chez Raoul, dont les doigts sont pleins d'agilité
Lorsque le violon chante près de sa joue,
Et je lui dis : Fais-moi de la musique. Joue
Des variations sur l'air : *Au clair de la
Lune*. Au bout d'un instant, le violon parla
Mystérieusement, tandis que la caresse
De la lune venait bercer notre paresse
Et tressait le collier de nos rêves, selon
Son caprice. Oh! disait la voix du violon,

Colombine, mon cœur, viens, au clair de la lune
Qui brille dans l'azur céleste, comme l'une
De tes sœurs! Viens errer tous deux, au clair de la
Lune. Allons-nous-en, seuls et charmés, par delà
Ces jardins frémissants où la lumière argente
L'étang poli, glacé d'une moire changeante.
Allons-nous-en bien loin, mon amoureuse, au clair
De la lune. L'éclair divin, le doux éclair
De tes yeux d'or, qui fait ma joie et mon désastre,
Brillera dans la nuit sereine, comme un astre,
Et je me pencherai pour baiser tes bras, au
Clair de la lune! Ainsi qu'un flexible roseau,
Quand les parfums du soir empliront ta narine,
Ton corps svelte et charmant ploiera sur ma poitrine.
Une haleine de rose est éparse dans l'air,
Et le délicieux rossignol chante, au clair
De la lune. Ote un peu ton masque de théâtre;
Sous les rayons pensifs de la lune folâtre
Laisse-moi voir ton front de lys, que modela
Pour moi le fol Amour, et viens, au clair de la
Lune. Allons vers Cythère ou bien vers Pampelune,
A travers la forêt bleue, au clair de la lune!

Février 1881.

CONSOMMATION

Quand Juin cruel nous brûle en ses autodafés,
Paris boit devant les cafés.
Lorsque le ciel, criblé de feux, mêle en ses voiles
Les becs de gaz et les étoiles,
Tout le Paris charmant, amoureux, endetté,
Sous les chaudes brises d'été,
Devant les cafés d'or absorbe des breuvages
Abominablement sauvages.
Là vieillards, jeunes gens, filles sous leurs toisons,
Dégustent d'étranges poisons
Que leur servent Léon, Anatole, Amédée,
Et qui feraient peur à Médée.
Ils goûtent ces boissons d'enfer, pleines de maux,
Qu'on hume avec des chalumeaux,

Des bières qu'on brassa sans houblon et sans orge
Et qui vous déchirent la gorge,
De tristes eaux-de-vie et de mort, et des rhums
Qui bravent tous les décorums,
Et d'affreux curaçaos troublants, et des absinthes
Faites pour ravir des Esseintes.
O frères, avec ces boissons qui vous ont nui,
Vous buvez le féroce ennui,
L'accablement stupide et le dégoût maussade,
Les voluptés à la de Sade.
Sous l'azur, sous le gouffre étoilé du ciel bleu
Éclaboussé d'astres de feu,
Quelque sombre liqueur, au noir Léthé pareille,
Vous hypnotise, et votre oreille,
Stupidement, ainsi qu'un refrain de pantoum,
Entend retentir l'affreux : Boum!
Oh! nos pères buvaient, avec sa pourpre insigne,
Le sang généreux de la vigne!
Sages, ils remplissaient leurs verres de nos vins
Rouges, réchauffants et divins,
Et caressaient, avec de gais épithalames
Leurs bonnes commères de femmes.
Le Plaisir et la Joie étaient leurs échansons;
Ils chantaient de belles chansons;

Ils ne connaissaient pas, ces gens qui savaient boire,
Les diables bleus ni l'humeur noire;
Mais leurs fils malheureux s'intoxiquent, par ton,
Devant des palais de carton.
Là les Parisiens, dans le beau mois des roses,
Boivent la haine et les névroses.
Et souvent, déguisée en garçon de café,
Spectre galamment attifé,
Arborant sur son blanc visage de squelette
Des favoris en côtelette
Et de blanc cravatée ainsi que pour un bal,
Avec la fierté d'Annibal
Jetant son cri farouche à ceux qu'elle terrasse,
La Mort dit : Boum! versez, terrasse!

LA PROMENADE

Oui, nous dit le pâle Ramon,
Dont la tristesse fut touchante,
Même ici, je regrette mon
Pays, où la lumière chante.

Chaque Parisienne, au Bois,
Reluit comme une friandise
Et nous met le cœur aux abois;
Mais, permettez que je le dise,

Rien n'est plus splendide et vermeil
Que l'Alameda de Grenade,
A l'heure fauve où le soleil
Teint de ses feux la promenade.

Les myrtes et les blancs jasmins,
Groupés en corbeilles hautaines,
Embaument tout l'air des chemins,
Où se lamentent les fontaines.

Le zéphyr frissonne, subtil,
Dans le feuillage de chaque arbre,
Et le beau fleuve, le Genil,
Arrive dans son lit de marbre.

Il descend vers l'Alameda ;
Son flot, sur les monts grandioses,
Vient de la sierra Nevada
Dont les escarpements sont roses.

L'œillet rouge sur le chignon,
Le front riant sous leurs mantilles,
Passent, d'un pas leste et mignon,
Les dames et les jeunes filles.

On voit briller leurs dents d'émail,
Et leur main folâtre, qui joue,
Fait caresser par l'éventail
Les pâles roses de leur joue.

Que de fières beautés sont là !
Gracia dont le front se dore,
Dolorès, Teresa, Gala,
Martirio que tout adore;

Carmen, dont le vent querelleur
Baise en riant la blancheur mate.
Et Juana dont la bouche en fleur
Est une grenade écarlate !

Paris, décembre 1879.

TRIOMPHE

A Georges Rochegrosse.

Cher Georges, vois, je tente un effort hasardeux,
Et j'ai voulu tâcher de fixer pour nous deux,
En des vers où frémit la Rime épouvantée,
L'étrange vision que tu m'as racontée.
  C'est la Débauche. C'est la grande Impure. Elle a
Des épaules de neige, et cette Dalila
Avec ses durs ciseaux tranche des chevelures.
Sa bouche est une braise et fait d'âcres brûlures;
Et vieillards, beaux enfants au sourire ingénu
Et jeunes hommes, tous adorent son sein nu.

Tous chantent son orgueil et célèbrent sa gloire.
Ils disent : Si ta coupe est la mort, j'y veux boire.
Je veux manger ta chair, je veux mordre tes lys !
Cléopâtre, Astarté, Phryné, Sémiramis,
Je t'adore ! Je veux dans ta glauque prunelle
Puiser incessamment la Démence éternelle.
Et la Dominatrice étonne les cieux clairs
De ses yeux glorieux, pleins d'astres et d'éclairs;
Sa toison folle est comme un boisseau d'or qu'on pèse;
Le Désir la caresse et le Regard la baise.
Les hommes sur ses pas, ainsi qu'un vil troupeau,
Se pressent, alléchés par l'odeur de sa peau;
Elle a, pour triompher dans les apothéoses,
Sur son front la tiare et sur son flanc des roses.
Elle marche, riante, au bord des claires eaux;
A l'entour de son front voltigent des oiseaux;
Des chats voluptueux, des belettes lascives
La suivent, lentement, en montrant leurs gencives.
Sur son corsage aux fiers contours, les diamants
Fleurissent éblouis, en lys blancs et charmants;
Derrière elle, avec un murmure qui la flatte,
Courent les flots pompeux de sa jupe écarlate,
Et tout en elle est joie, enchantement, parfum.
Mais tout à coup le vent affolé soulève un

Coin de sa robe, et sur sa jambe noble et pure
On peut voir une plaie affreuse qui suppure,
Toujours humide, avec ses bords jaunes et verts
Et son écorchement pâle où grouillent des vers.

Lundi, 26 avril 1886.

BAKKHOS

PROLOGUE RÉCITÉ A L'OPÉRA PAR C. COQUELIN

DANS LA REPRÉSENTATION CONSACRÉE A L'HISTOIRE DU THÉATRE

Le 27 janvier 1886

Hommes, je suis Bakkhos aux lèvres purpurines,
Qui reçoit le soleil embrasé sur son flanc,
Et qui meurt et renaît dans vos fortes poitrines,
Et le sang généreux de la vigne est mon sang.

Je suis l'enchantement des soirs et des journées.
Je suis le Vin, qui met dans vos cœurs un éclair,
Et, prodige inouï, c'est de moi que sont nées
La fière Tragédie et sa sœur à l'œil clair,

La Comédie, aimable et folle entre vos gloires,
Dont la sagesse humaine est le riant trésor,
Et qui sur son beau front tresse des grappes noires
Et frappe l'air du bruit de ses cymbales d'or.

C'est le soir, dans un bourg glorieux de l'Attique,
Où le soleil couchant s'empourpre de rougeurs
Et, poussant vers les cieux un grand cri frénétique,
Sur leurs lourds chariots montent les vendangeurs.

Et près d'eux, esquissant leurs danses orageuses,
Pour répandre la joie en passant dans les bourgs,
Les yeux rouges, le front taché, les vendangeuses
Avec des gestes fous tapent sur leurs tambours.

Des porteurs de paniers marchent en longues lignes,
Flamboyants et vermeils dans les roses du soir,
Et tout fumant, le sang mystérieux des vignes
Sur un long rhythme clair s'écoule du pressoir.

L'âne pensif et doux, tout orné de guirlandes,
De la fête en délire est l'hôte essentiel;
Ses oreilles sans fin se lèvent toutes grandes,
Comme pour déchirer le voile bleu du ciel.

Sur son dos ingénu ballotte une outre pleine,
A moins que ce ne soit, turbulent et divin,
Le beau ventre gonflé de mon père Silène,
Glorieux et ravi d'avoir bu trop de vin.

D'un char à l'autre, on parle, on s'injurie, on joue.
— Holà! Doris, tu bois à flots inépuisés!
— Hé! Céléno, qui t'a si bien rougi la joue?
Sont-ce les noirs raisins, bacchante, ou les baisers?

Puis, sur un autre char, selon l'antique mode,
On chante ma louange, ou celle d'un héros,
Ou quelque dieu célèbre, et la strophe de l'Ode
Voltige en palpitant sur les lourds tombereaux.

Puis, comme dans la mer, dont les chevaux hennissent
Quand la vague tressaille avec un bruit vainqueur,
A la voix du chanteur les autres voix s'unissent,
Pareilles aux rumeurs des flots, — et c'est le Chœur!

Et c'est la Tragédie et c'est la Comédie,
Avec les longs sanglots et les rires vengeurs,
Qui ravissent les cieux de leur chanson hardie,
Et qui naissent ainsi parmi les vendangeurs.

O mes filles, gardez vos fronts tachés de lie,
Sous la pourpre héroïque et sous le péplos blanc!
O Melpomène, et toi, vendangeuse Thalie,
Buvez toujours le flot généreux de mon sang.

O chanteuses, gardez toujours l'antique ivresse,
Et n'oubliez jamais votre berceau natal.
Toi, la dominatrice, et toi, la charmeresse,
Soûlez-vous de ce vin qu'on nomme l'Idéal!

Et, vos fronts couronnés de fleurs que rien ne fane,
Laissant la platitude au menteur exécré,
Muse d'Eschyle, et toi, muse d'Aristophane,
Souvenez-vous de mordre à mon raisin sacré.

Toi, redis-nous les Rois et leur destin funeste,
La pâle Phèdre en proie à ses tristes aveux,
Argos et le festin horrible de Thyeste
Et les malheurs venus d'Hélène aux beaux cheveux.

Fais revivre pour nous la grande Histoire amère,
Dis-nous Hector, pareil au fougueux aquilon,
Oreste en pleurs, fuyant les Chiennes de sa mère,
Et Cassandre criant : Apollon! Apollon!

Et toi, ma préférée, ô folle Comédie,
Montre ton rire en fleur, pareil au lys éclos!
Que ton regard s'allume, ainsi qu'un incendie :
Fais tintinnabuler tes grappes de grelots!

Que le doux vent d'été baise ta gorge nue!
La lèvre humide encor du nectar que tu bois,
Montre l'Humanité, cette race ingénue,
Pareille, en sa démence, aux animaux des bois!

Montre ces insensés, et l'homme, et l'homme, et l'homme,
Penché vers l'ombre, au lieu de regarder le jour,
Que devant lui, pareils à des bêtes de somme,
Chasse, à grands coups de fouet, l'inévitable Amour!

Ris avec Plaute, avec l'ingénieux Térence!
Mais en donnant la vie à leurs acteurs bouffons,
Enivre-toi déjà, Muse, de l'espérance
Qui tombe jusqu'à toi du haut des cieux profonds.

Car pour mêler sa flamme avec la fange humaine,
Pour livrer l'Imposteur à l'éternel tourment,
Et montrer le roi Zeus rêvant aux pieds d'Alcmène,
Un homme un jour viendra, qui sera ton amant.

Oui, celui-là sur qui tout mon espoir se fonde,
C'est le penseur sublime et le grand ouvrier,
C'est le Contemplateur à la tête féconde,
Qui sera, comme un roi, couronné de laurier.

Tu baiseras son front de ta bouche ravie,
Et tu le serviras avec fidélité.
Mais lorsque ce génie aura quitté la vie
Pour grandir, triomphant, dans l'immortalité,

Reste après lui, pensive, auguste et familière,
Et comme aux premiers jours de ton matin vermeil,
O fille de Bakkhos, amante de Molière,
Nymphe, bois notre vin de pourpre et de soleil.

Garde pieusement la joie et le délire
Que ce poëte a mis dans ton œil radieux,
Et souviens-toi toujours, déesse, que le rire
Est le plus beau présent qui nous vienne des Dieux!

Mardi, 26 janvier 1886.

LES DEMOISELLES DES CHARS

Paris qui vit et s'extasie,
Toujours jeune au milieu du monde avarié,
Pour la peinture et pour la poésie
Quel thème est plus divin, plus beau, plus varié?
Oh! Paris! Paris en délire,
Avec sa joie, avec son rire,
Avec ses amoureux sanglots
Et sa folle rumeur qui monte aux cieux féeriques,
Pareille au tumulte des flots,
Chante dans l'ouragan de mes rimes lyriques.

Comme le grand aïeul Pindare,
Dont les vers s'envolaient, parmi la nue épars,
Je veux unir le chant à la cithare
Pour vous mieux célébrer, conductrices des chars.
C'est dans l'Hippodrome excentrique
Baigné de lumière électrique
Et sous les yeux du grand Paris,
Amoureux, comme on sait, des Victoires ailées,
Que l'orgueil de gagner le prix
Vous fait combattre, ainsi que des Penthésilées.

Au bruit furieux des orchestres,
L'effort gonfle vos bras instruits aux durs travaux.
Tout vous enivre, en ces luttes équestres,
Et votre voix farouche anime les chevaux.
Vous les excitez, ô guerrières,
Par des cris et par des prières.
Nous voyons frémir dans l'air bleu
Leurs naseaux que le vent sèche de ses brûlures,
Et le souffle effrayant d'un dieu
Tord, comme un ouragan sacré, leurs chevelures.

Toutes les têtes resplendissent,
Et les jeunes héros des cercles élégants
De si bon cœur sur vos pas applaudissent
Que ces galants sportsmen en font craquer leurs gants.
Je veux imiter leur délire
Dans mes hymnes, rois de la lyre.
Je saurai vous louer encor ;
Toi surtout, Claudia superbe, dont le torse
Cambré sous les écailles d'or,
Nous apparaît, brillant de jeunesse et de force.

Telle Athènè dans sa cuirasse
Jaillit comme un éclair au haut du ciel serein,
Lorsqu'Héphaistos, père de notre race,
Fendit le front de Zeus de sa hache d'airain.
L'or enflammait de sa caresse
Le sein de la jeune déesse.
Ainsi, buveuse de nectar,
Ayant le fier courroux des combats dans ton âme,
Tu passes, debout sur ton char,
Dans ce corset brillant comme une mer de flamme.

Cependant, c'est à Batignolles
Que tu naquis, fillette aux rires ingénus.
Là, tout enfant, tu reçus des torgnoles
Près du ruisseau de fange où tu marchais, pieds nus.
A présent des seigneurs moroses
T'offrent toutes sortes de choses
Et, t'adjurant d'un air vainqueur,
Entassent devant toi pistoles sur pistoles.
Mais, Parisienne au grand cœur,
Tu ne veux pas souiller tes lys dans leurs Pactoles.

Avec tes instincts coloristes,
Amante de la pourpre aux flamboyants orgueils,
Tu périrais d'ennui chez ces gens tristes
Serrés dans leur frac noir inventé pour les deuils.
Mais ton vrai compagnon, ton homme,
Celui que tu sais aimer comme
Leïla chérissait Mejnoun;
Celui que ton regard caresse et que tu flattes,
N'est pas un gommeux : c'est un clown
Au visage semé de taches écarlates.

Oh ! ne plus ramper sur la terre !
Avoir l'ardeur, avoir la flamme, avoir l'amour !
Se délivrer de la fange, ô mystère !
Se baigner dans la rouge aurore et dans le jour !
Pareille aux lutteurs de Sicile,
Toi, guidant leur fougue indocile,
Comme en un tourbillon de feu
Tu lances tes chevaux, selon l'antique règle ;
Et lui, ton clown au toupet bleu
Vole, et plane dans l'air effaré, comme un aigle.

Vous fuyez ! sur la terre noire
Vos pieds impatients ne se posent jamais,
Vos pieds hardis, et plus blancs que l'ivoire.
Sans doute un jour, ayant l'appétit des sommets,
Couple d'amants, épris du faîte,
Dans l'orage et dans la tempête
Devançant le vol du milan,
Bien plus loin que l'Islande et que le pays kurde,
Par un prodigieux élan
Vous vous évaderez loin de ce monde absurde.

Vous vous enfuirez, pleins de joie,
Vers l'éther lumineux des pâles firmaments,
Dont le tapis d'azur, qui se déploie,
Ruisselle, éclaboussé par les blancs diamants.
Là, parmi les sombres mêlées
Des comètes échevelées,
De sa tête et de son genou
Ton clown séditieux, déchirant tous les voiles,
Bondira, comme un astre fou,
Et toi, tu mèneras des chariots d'étoiles.

BALLADE DE BANVILLE, A SON MAITRE

Poëte farouche et divin
De qui je fus l'humble Pylade,
Viens goûter avec moi le vin
Et les perdrix en rémolade.
On traîne la Muse malade
Par son aile de papillon :
Père de la sainte ballade,
Ressuscite, François Villon !

Pour le rimeur et l'écrivain,
De sa bouche en estafilade,
Ta Margot souirait en vain
Ainsi que Cypris en Hellade.

Oh! ces marchands de marmelade!
Cela manque de vermillon
Parmi cette triste peuplade.
Ressuscite, François Villon!

Ouvrons au clairet angevin
Le corridor en enfilade,
Chassons le rêveur triste et vain
Dans quelque lointaine Cyclade,
Et mangeons chaude la grillade.
Ornons d'astres et de paillon
Nos pourpoints que le vent taillade.
Ressuscite, François Villon!

ENVOI

Prince fier comme un Encelade,
Nous marchons sous ton pavillon.
Reviens nous donner l'accolade,
Ressuscite, François Villon!

AIMER PARIS

Artiste, désormais tu veux peindre la Vie
Moderne, frémissante, avide, inassouvie,
Belle de douleur calme et de sévérité;
Car ton esprit sincère a soif de vérité.
Vois, comme une forêt d'arbres, la ville immense
Murmure sous l'orage et le vent en démence;
Ses entassements noirs de toits et de maisons
Ont le charme effrayant des larges frondaisons.
Aime ses bruits, ses voix, ses rires, son tumulte,
Ses monuments qu'en vain le Temps railleur insulte,
Ses marchés, ses jardins; aime ses pauvres cieux
Toujours mornes, d'un gris terne et délicieux.
Surtout, n'imite pas Hamlet; sans épigramme
Et d'un cœur chaleureux, aime l'Homme et la Femme,

La Femme surtout! Suis de l'œil ces bataillons
De gamines qui vont, blanches sous les haillons,
Et qui, montrant leurs dents, croquent de jaunes pommes
De terre frites, sous l'œil allumé des hommes!
Peins la svelte maigreur aux méplats séduisants
Et la gracilité des filles de seize ans;
Va, ne dédaigne rien, ni la bourgeoise obèse
Ni la duchesse au front d'or que le zéphyr baise,
Ni la pierreuse, proie offerte au noir filou,
Qui peigne ses cheveux lourds avec un vieux clou,
Ni la bonne admirant, parmi la transparence
Des bassins, le reflet d'un pantalon garance,
Ni la vieille qui, pour implorer un secours,
Se coiffe d'un madras et chante dans les cours,
Ni ces filles de joie aux tragiques allures
Offrant au vent furtif leurs roses chevelures,
Et poursuivant, les soirs, leur patient calcul
Devant les Nouveautés et le café Méhul,
Catins dont les satins, sans jamais faire halte,
Comme des serpents noirs se traînent sur l'asphalte!
Regarde l'Homme aussi! Peins tous les noirs troupeaux
Des hommes, sénateurs ou bien marchands de peaux
De lapins; droit, bossu, formidable ou bancroche,
Vois l'Homme, vois le bien, de d'Arthez à Gavroche!

L'homme actuel, sublime à la fois et mesquin,
Est vêtu d'un complet, comme un Américain;
Mais tel qu'il est, ce pître, épris de Navarette,
Qui dans ses doigts pâlis roule une cigarette,
Lit dans les astres noirs d'un œil terrible et sûr,
Voleur divin, saisit Isis en plein azur,
Pose un baiser brutal sur ses yeux pleins d'étoiles,
D'un ongle furieux déchire tous ses voiles,
Comme un fer rouge met la lèvre sur son col
Et la contemple, et pâle encor de son viol,
A ses pieds gémissant une plainte ingénue
Regarde la Nature échevelée et nue.
  Oui, l'Homme, vois le bien, tire parti de tout!
Il est beau, l'orateur farouche, qui debout,
Du Progrès fugitif embrassant la chimère,
Parle et courbe les fronts sous sa parole amère;
Mais le vieux chiffonnier, qui sous le ciel changeant
Montre son crochet noir et sa barbe d'argent,
Près de la verte Seine a des beautés de Fleuve.
Et c'est un beau modèle, avec sa blouse neuve,
Que l'Alphonse blêmi, fashionable et vainqueur,
Dont la cravate rose et les accroche-cœur
Font fanatisme, et qui, doux jeune homme de joie,
Tortille crânement sa casquette de soie.

Oh! ne dédaigne rien dans ta ville! Chéris
Les parcs éblouissants, ces jardins de Paris
Où pour nous réjouir, en leurs apothéoses
Brillent les cœurs sanglants et fulgurants des roses;
Mais, artiste, aime aussi les pauvres talus des
Fortifications, où sous le triste dais
Du ciel gris, l'herbe jaune et sèche qui se pèle
Semble un front dévoré par un érésipèle;
Car c'est là que, toujours las de voir empirer
Son destin, l'ouvrier captif vient respirer
Et que la jeune fille heureuse, en mince robe,
Laissant errer son clair sourire, où se dérobe
Quelque rêve secret de ménage et d'amour,
Avec ses yeux brûlants vient boire un peu de jour!

10 avril 1879.

LECTURE

Oh! quelle volupté! Lire!
Entendre, oubliant nos maux,
Tous les frissons de la Lyre
Exprimés avec des mots!

Et regarder les estampes,
Quand voltige et tremble un peu
Sur la blancheur de nos tempes
Le rose reflet du feu!

Sans les toux préparatoires,
Le Livre, doux et charmant,
Nous raconte des histoires,
Mais silencieusement.

Les caractères en foule
S'en vont d'un pas leste et fin,
Et le conte se déroule
Comme une étoffe sans fin.

Nous voyons les belles phrases
Construites selon nos vœux
Nous montrer des chrysoprases
Dans les ors de leurs cheveux.

Et menant la mascarade
Sous les rubis indiens,
Les mots qui font la parade
Sont tous des comédiens.

L'un que la louange flatte,
Apparaît tout radieux,
Portant la pourpre écarlate;
Il fait les Rois et les Dieux.

Tel, qui parmi nous émigre,
Nous vient du pays latin,
Et tel autre est, comme un tigre,
Plus rayé que Mezzetin.

Quelle joie! auprès de celle
Dont le regard plein de jour
Même dans l'ombre étincelle,
Lire des strophes d'amour!

Mais lire est plus doux encore
Lorsque le Temps envieux
Avec sa neige décore
Notre front devenu vieux.

Alors, penché sur son livre,
Le vieillard, qu'on trouble en vain,
Dit à l'Archer toujours ivre :
Je ne bois plus de ton vin.

C'est fini des soins moroses!
Je n'effeuille plus de lys
Ni de rougissantes roses
Pour Silvie ou pour Philis.

Sans colère, il dit à maintes
Cruelles aux fronts pâlis :
Églés et fières Amintes,
Ne fredonnez pas. Je lis.

Il dit : Chez moi je n'accueille
Ni Lisettes ni Lizons.
Il n'est plus temps que je cueille
Des violettes. Lisons.

Mercredi, 25 novembre 1885.

ÉGLÉ

Sous le lourd fleuve d'or qui va le caressant,
Avec ses sombres yeux et sa bouche de rose,
Le visage d'Églé, fait pour l'apothéose,
Apparaît, comme au ciel un astre éblouissant.

Dans sa prunelle en feu rit le désir naissant,
Et du col au talon qui sur le sol se pose,
Sur le torse, où le lys a mis sa neige éclose,
La ligne glorieuse et tranquille descend.

Toute troublée encor par le songe nocturne,
Églé lève ses bras comme des anses d'urne,
Et prend ses grands cheveux, mêlés par le sommeil.

Un frissonnant rayon de lumière glisse entre
Ses jeunes seins, baisant leur bout rose et vermeil,
Et met dans la clarté la blancheur de son ventre.

Villa de Banville, 29 octobre 1884.

BALLADE, POUR MADEMOISELLE EDMÉE DAUDET

Dans vos yeux, sur la vie amère
Brilleront les clairs diamants
Qu'on voit dans ceux de votre mère.
Entre mille éblouissements,
Au milieu des rêves charmants
Dont se pare la Renommée,
Vous naissez parmi les romans.
Bonjour, mademoiselle Edmée.

Bien mieux que la rose éphémère,
Vos lèvres, ces enchantements,
Riront à la belle chimère.
Vos prunelles aux feux dormants

Ont de vagues rayonnements,
Comme une lueur allumée
Aux mystérieux firmaments.
Bonjour, mademoiselle Edmée.

Comme, avec un dédain sommaire,
Le poëte, en ces doux moments,
Quittant la Muse et sa grammaire,
A vite oublié les tourments,
L'orgueil, les applaudissements
Et la gloire, cette fumée,
Avec de longs ravissements !
Bonjour, mademoiselle Edmée.

ENVOI

Princesse, des regards aimants
Fêtent votre chair parfumée
Et vos tendres vagissements.
Bonjour, mademoiselle Edmée.

Villa de Banville, mercredi 21 juillet 1886.

ANNA

A Jacques Madeleine.

C'est ainsi que le Temps nous les métamorphose
Et ce tas d'ombre fut une déesse rose;
Dans la sombre améthyste on gravait ses profils,
Et le Désir restait captif dans ses grands cils.
Oui, c'est Anna! Regarde, ô Jacques Madeleine,
Ce monstre grelottant dans son haillon de laine.
Les ennuis éternels grincent, inapaisés,
Sur sa bouche entr'ouverte où nichaient les baisers.
Cette vieille, qui fut jadis pleine de gloire,
Est terne et sans couleur, comme la terre noire;
Ses cheveux sur son front meurtri par le remords
Tombent sinistrement comme des serpents morts;

Vain débris que par jeu la Misère effiloque,
Son corps et ses habits ne sont plus qu'une loque.
Errant comme une chienne au fond de la Cité,
Ce spectre de folie et de lubricité
Tache encor la laideur du sombre paysage.
On devine pourtant sur ce morne visage
Où dorment les vieux lys dans l'ombre ensevelis,
On entrevoit parmi ses rides et ses plis
Comme un vague reflet de la splendeur première
Qui jadis le baignait d'une chère lumière
Du temps que ses yeux bleus réfléchissaient le jour,
Et l'ancien coup de griffe horrible de l'Amour.

L'ANNÉE CRUELLE

A Émile Bergerat.

Oui, j'aimerais mieux être, ô mon cher Bergerat,
Chien dans la rue, ou bien dans une auberge rat,
Ou mesurer du drap d'Elbeuf par centimètres,
Que de faire ce dur métier d'homme de lettres !
Eh ! quoi, toujours pâlir ainsi que Deburau,
Et, les yeux sur le cuir violet d'un bureau,
Sans avoir su quel crime ici-bas l'on expie,
Entasser en monceau des feuillets de copie !
Ah ! je n'étais pas né pour ce fatal destin !
Au lieu de respirer au bois l'odeur du thym,
Comme un noyé blême à qui nul ne tend la perche,
Enfoncé dans sa nuit, l'homme de lettres cherche

Les traits spirituels et la transition,
Et ne peut même aller voir l'Exposition.
Car je n'irai pas ! Corps en proie à la névrose,
Pâture du journal, vil forçat de la prose,
Je dois, par ce beau temps, me barricader au
Logis, au lieu d'aller voir le Trocadéro !
Ah ! j'ai rêvé souvent en ce siècle fantoche
De me trouver un jour libre, ayant dans ma poche
De l'argent pour pouvoir engager des paris,
O poëte, et de faire... un voyage à Paris !
Semblant venir de loin par un vain simulacre,
Je monterais avec des colis dans un fiacre,
Et de mes Dieux jaloux abandonnant l'autel,
Je me ferais alors conduire au Grand-Hôtel.
J'ai fait ce rêve. Ainsi qu'un Triton dans ma conque,
Je feignais d'arriver d'une gare quelconque,
Je fumais un londrès, j'avais l'air d'être Anglais,
Serré dans un faux-col de marbre où j'étranglais,
Et comme on voit le chêne environné de lierre,
J'avais sur la poitrine un sac en bandoulière !
Oui, dans ce songe heureux, mon esprit se complaît.
Coiffé d'une casquette et vêtu d'un complet,
Je souris, je m'assieds dans la chambre où l'on dîne
A côté d'une miss blanche comme l'Ondine,

Et je cause à voix haute avec des Islandais
Consultant, pour parler, Napoléon Landais.
Avec ces étrangers que leur panache appelle
Je visite le Louvre et la Sainte-Chapelle,
Puis le Bois et son lac, où vient le nénuphar.
Je vois tout. Je me fais montrer Zulma Bouffar.
  Pareil au mont chenu que la tempête assiège,
Un vieillard passe, ayant sur sa barbe de neige
L'âpre sérénité des glaciers blancs et clairs
Que vient traverser l'or fulgurant des éclairs;
Sa tempe, mille fois par la douleur broyée,
Semble une roche dans l'ouragan foudroyée;
Sa lèvre a la beauté sereine du Devoir;
Auprès de lui, dans l'ombre épaissie, on croit voir
Un lion familier que sa lèvre gourmande;
Il nous frôle en rêvant, et comme je demande :
Quel est donc ce passant? Vient-il de Chicago?
On me répond : Non, c'est monsieur Victor Hugo!

1878.

CHANSONS SUR DES AIRS CONNUS

LA LUNE

AIR : *Au clair de la lune.*

Au clair de la lune
Brillent follement
Ta prunelle brune
Et ton sein charmant.
Pâle Cidalise,
Ton front sans rival
Éclaire Venise
Et son carnaval.

Cachant sous ton masque
Un sourire amer,
Tu t'en vas, fantasque,
Sur la vaste mer.
Et frottant son aile
A ton casaquin,
Voilà Pulcinelle
Avec Arlequin !

Voilà Scaramouche
Et don Spavento,
Et Scapin farouche
Dans son vert manteau ;
Et, comme Tityre
Près d'Amaryllis,
Pierrot qui s'étire,
Mince comme un lys.

Zerbin, dans sa fièvre,
Après Mezzetin,
Baise à pleine lèvre
Tes bras de satin.

Verse-leur l'ivresse!
O toi qui me plus,
Folle charmeresse,
Je ne t'aime plus.

Je ris, ma guitare
Chante un air moqueur;
Pourtant c'est bizarre,
J'ai froid dans le cœur.
Et je vois la lune,
Dans l'ardente nuit,
Frissonner, comme une
Clarté qui s'enfuit.

Phœbé, la perverse,
Peut-être à son tour
S'alanguit et verse
Des larmes d'amour.
Et son char l'emporte,
Dans la nuit en feu,
Désolée et morte
Au fond du ciel bleu.

Octobre 1876.

CHANSONS SUR DES AIRS CONNUS

LES BELLES FILLES

AIR : *Giroflé-Girofla.*

— Oh çà, les belles filles,
Qu'on s'en vienne avec nous!
Laissez là vos aiguilles,
Le printems est doux.

Avril chante et murmure;
Nous irons dans les bois
Mêler sous la ramure
La danse et les voix!

Narguant l'hiver morose,
Notre cœur chante aussi;
Venez, lèvres de rose!
— Messieurs, grand merci!

Comme ont fait nos aïeules,
Sans souci des amants
Nous irons toutes seules
Dans les bois charmants.

Nous verrons la paresse
Des étangs onduleux,
Dont la brise caresse
Les riants flots bleus.

Et le ciel s'y reflète!
Nous allons, nous allons
Cueillir la violette
Dans les frais vallons.

Nous danserons des rondes,
En livrant au soleil
Nos chevelures blondes
  Faites d'or vermeil,

Ayant l'oubli superbe
Dans nos cœurs ingénus,
Et nous sentirons l'herbe
  Toucher nos pieds nus!

— Si l'Amour vous rencontre?
— Taisez-vous, taisez-vous!
Si ce chasseur nous montre
  Son regard jaloux,

Nous lui dirons : Beau masque,
Porte ailleurs les tourments
Et le bonheur fantasque
  De tes faux serments!

Nous courons sous les chênes
Librement, tout le jour,
Sans ennuis et sans chaînes;
  Laisse-nous, Amour!

Après nos folles courses,
Dans le creux de nos mains
Nous buvons l'eau des sources
  Au bord des chemins.

Et ce sont là nos fêtes,
Garde l'ombre et les pleurs!
De poser sur nos têtes
  Des chapeaux de fleurs.

L'heure est charmante et folle;
Mille oiseaux des buissons
A la brise qui vole
  Jettent leurs chansons.

Le bois fait sa toilette;
Nous voilà, mais c'est pour
Cueillir la violette;
Bon voyage, Amour!

L'air joyeux nous invite,
Plein de purs diamants,
Envolons-nous bien vite
Dans les bois charmants!

Octobre 1876.

LES SAISONS

Transformant les horizons
Où les nuages s'amassent,
D'un pas léger les Saisons
Passent.

L'Hiver frileux et subtil,
Parmi son pâle cortège,
Est blanc comme un lys, quand il
Neige.

Le Printems, dans les palais
Sous ses fleurs cache les marbres,
Et pose des nids dans les
Arbres.

Sous les grands cieux triomphants,
L'Été, plein d'apothéoses,
Dore les fronts des enfants
Roses;

Et le rouge Automne, cher
Au vendangeur, nous enseigne
Par son raisin dont la chair
Saigne.

Villa de Banville, mardi 3 août 1886.

AU PIERROT DE WILLETTE

Cher Pierrot, qui d'un clin d'œil
Me montre tout ce qui m'aime,
J'aime ta joie, et ton deuil
Même!

Je t'aime, de froid transi
Et terrassé par le jeûne,
Et tremblant d'amour, et si
Jeune!

J'aime ton regard de feu,
Ta bravoure et ton cœur mâle,
Bien que tu sembles un peu
Pâle.

Car sous le céleste dais
Tu vas, bon pour toutes choses,
Ayant même pitié des
Roses.

Charmé par le falbala,
Tu t'en vas, l'âme ravie,
Toujours déchiré par la
Vie.

Avec son rire moqueur
Elle te berce et t'enseigne
Les vérités et ton cœur
Saigne.

Ah! comme il brille, éperdu,
Le vin rose et peu sévère,
Dans la transparence du
Verre!

Ah! que l'Amour, tu le sais,
Près des belles demoiselles,
Nous caresse bien de ses
Ailes!

Silencieux marmouset,
Les fillettes vagabondes,
Tu les aimes, brunes et
Blondes.

Et quand elles prennent soin
De se montrer pour toi douces,
Tu les aimes, au besoin,
Rousses.

Parmi les cieux musicaux
Fuyant parfois nos désastres,
Fou, tu t'envoles jusqu'aux
Astres.

Lorsque devant toi passa
Le doux Zéphyr qui l'emporte,
Quel Éden a fermé sa
Porte?

Va, tu peux le dire, aucun.
Par malheur, lorsqu'il s'achève,
On le voit, ce n'était qu'un
Rêve.

Et beau festin de gala,
Rire, clarté, fleur, étoile
S'éteignent, quand tombe la
Toile!

1884.

A LA CHANSON

ODE DITE PAR C. COQUELIN

DANS LA REPRÉSENTATION DONNÉE AU BÉNÉFICE DE DARCIER

Le jeudi 17 février 1881.

O toi, délire et fantaisie,
Fille de la rime, Chanson
Qui, du vin de la poésie,
Es la bacchante et l'échanson!

Chanson, qui sur les fronts sévères
Poses en riant ton orteil,
Déesse, qui remplis nos verres
De pourpre vive et de soleil;

Tu sais bercer notre souffrance,
Le plaisir est ton nourrisson,
Et la vraie âme de la France,
Oh! parle encor, c'est toi, Chanson!

Jadis, lorsque Jacques Bonhomme,
Servant de cible et de jouet,
Ainsi qu'une bête de somme
Tressaillait, sanglant, sous le fouet,

Tu le vengeais par ton génie!
Et les tyrans saignent encor
Sous les flèches de l'ironie,
Qui s'envolaient de ton arc d'or!

Cherchant déjà le grand problème,
Villon, qui fut presque pendu,
Montrait aux bourreaux son front blême
Taché de ton vin répandu;

Et depuis lors, pas un poëte
Aux calmes regards d'oiseleur
Qui n'ait baisé ta lèvre en fête,
Écarlate comme une fleur!

Ces dévots de l'aube éternelle,
Tous ces songeurs, tous ces amants
Se sont brûlés à ta prunelle
Où brillent mille diamants;

Et te mêlant à son délire,
Parfois même, quand tu le veux,
Hugo, le titan de la Lyre,
Passe la main dans tes cheveux.

Béranger, dédaignant la mode,
Du flonflon vulgaire évadé,
Donne le grand frisson de l'Ode
A la musette de Vadé;

Et par lui, fuyant le servage,
Le refrain joyeux de Piron
Bondit, comme un cheval sauvage
Fouetté par le vent du clairon!

Enfin, pour les Margots sublimes
Délaissant les pâles Églés,
Pierre Dupont chante en ses rimes
Les grands bœufs au joug accouplés,

Et, dans sa simple et rude phrase,
Célèbre le matin vermeil
Et la nature qui s'embrase
Avec les couchers de soleil.

Chanson, qui bondis sur Pégase,
Le cheval sans mors et sans frein,
Combien de rimeurs en extase
Se sont grisés de ton refrain!

Mais, en ce temps, où la Musique
A dénoué tes bras d'acier
Avec son ivresse physique,
Ton plus cher amant fut Darcier!

Comme dans les bois un satyre
Prend une nymphe au cou nerveux
En riant de son doux martyre,
Et l'empoigne par les cheveux;

Comme il la tient d'une main ferme,
En appuyant un dur genou
Sur sa jambe nue, et lui ferme
La bouche, avec un baiser fou;

O déesse, toujours éprise
De la large coupe où tu bois,
Chanson! c'est ainsi qu'il t'a prise
Dans le doux silence des bois.

Et depuis cette aube première,
Affrontant les sots châtiés,
Ivres de joie et de lumière,
Voix fraternelles, vous chantiez !

Tu disais à ce bon rhapsode :
Quittons le monde, viens-nous-en ;
Et, fuyant le joug incommode,
Darcier fut peuple et paysan !

Car son chant d'amour et de joie,
En quête d'un eldorado,
Se penche vers quiconque ploie
Sous un trop injuste fardeau ;

Et parfois dans son ode étrange,
Mais qui rêve à des cieux meilleurs,
La douce Pitié, comme un ange,
Laisse entrevoir ses yeux en pleurs.

Combattant pour la cause juste,
Darcier chanta pendant trente ans,
Ferme comme un chêne, et robuste,
Et jeune comme le printems.

Mais enfin, avec sa brûlure,
Vient l'âpre, le cruel Hiver!
Il neige sur la chevelure
De ce gai chanteur à l'œil clair.

O Paris! sourire et poëme,
Ville de l'éblouissement,
Accorde, à cette heure suprême,
Un dernier applaudissement

A l'humble rhapsode, à ce maître
Qui te donna, jadis vainqueur,
Toute la flamme de son être,
Avec tout le sang de son cœur!

A GIL BLAS

POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE

Souris! parle! invente! joue!
Donc, en dépit des : hélas!
Ayant des fleurs sur ta joue,
Tu grandis, petit *Gil Blas!*

Et te voilà, dans ce siècle
De Judic et de Renan,
Bien moins vieux que sainte Thècle,
Mais, en somme, âgé d'un an!

Et ta chevelure pousse,
Proie offerte à Dalila.
Un an, *Gil Blas*, et le pouce...
Mais c'est un âge, cela !

Ton sang de pourpre circule
Dans tes membres souverains,
Et, comme un petit Hercule,
Déjà tu cambres tes reins.

Ainsi qu'un dieu te l'accorde,
Tu tends, mime éblouissant,
Ton bel arc, où sur la corde
S'ajuste un trait frémissant ;

Et déjà tes yeux dociles
Au regard doux et moqueur
Ont visé les imbéciles
Pour les frapper en plein cœur !

Oh ! parmi ces bons apôtres,
Viens fondre comme un gerfaut !
Sois mauvais comme les autres
Et méchant quand il le faut !

Va ! fouaille mainte pécore !
Mais, clown aux grelots d'argent,
Sache bien qu'il est encore
Plus malin d'être indulgent !

Car tout charme, vers ou prose,
Lorsque la bonté fleurit
Sur une lèvre de rose,
Dans les flammes de l'esprit.

Oui, l'esprit, l'esprit sans digue,
L'esprit et l'esprit encor :
Jette-le, comme un prodigue
Disperse au vent son trésor !

Que ton cœur exulte ou saigne,
Crois que le bon rituel
Est celui qui nous enseigne
L'art d'être spirituel.

Et surtout garde la joie
Comme un bien très précieux :
Que toujours elle flamboie
Dans ton rire et dans tes yeux !

Tes jours n'ont rien de sévère;
Ils sont bons, savoure-les,
Et remplis ton large verre
A l'outre de Rabelais !

Souviens-toi que La Fontaine,
Admiré des cieux jaloux,
Ne prenait pas de mitaine
Pour causer avec les loups;

Que ton gai caprice vole
Vers les divins enchanteurs,
Et dans leur langue ivre et folle
Cause avec les vieux conteurs!

Il est souvent efficace
Pour un esprit tourmenté
De relire dans Boccace
Un conte bien pimenté;

Marguerite de Navarre,
La chasseresse d'Amours,
Ne se montre point avare
De bons mots et de bons tours;

Les Cent Nouvelles nouvelles
Égrènent leurs diamants,
Et jettent dans les cervelles
Un tas de rêves charmants;

Et le bon seigneur Brantôme,
Sans nulle sévérité,
Déshabille en plus d'un tome
La déesse Vérité.

Ces maîtres en l'art d'écrire,
Gens d'honneur et de vertu,
Sauront t'apprendre à bien rire :
Et pourquoi pleurerais-tu ?

Paris, que l'Amour gouverne,
Par les louves allaité,
Est une aimable caverne,
Charmante, hiver comme été

Et c'est là que se démène,
Agile et faisant son train,
Cette Comédie Humaine
Dont le souffleur est Vautrin !

Tout est gai, tout est comique,
Tout est matière à paris
Dans la savante mimique
De ce singulier Paris.

Il trouve la mode! il l'outre!
Il sait, pour donner le ton,
Vêtir de martre et de loutre
Cidalise et Jeanneton.

Et doucement, comme un pâtre,
Il promène autour du lac
Catinette et Cléopâtre,
Qui mettent les cœurs à sac!

Vois cette bizarre ville
Où maint grec fait sauter l'as
D'une façon fort civile,
Et ris bien, petit *Gil Blas!*

Là se mêle la gadoue
Avec les perles d'Ophir
Et les beaux cuirs de Cordoue;
Et c'est le même zéphyr

Qui caresse avec délices
Les ors, les tissus anciens,
Effleure les crânes lisses
Des académiciens,

Et qui devinant, plein d'aise,
Plus de trésors que n'en a
Rothschild, effarouche et baise
Les épaules de Nana!

Tandis que son œil s'allume,
Vois-tu le blême Lousteau
Saisir en hurlant sa plume
Comme on saisit un couteau?

Ève sur don Juan se greffe,
Et sur son cœur, en chemin,
Vois-tu madame Marneffe
Meurtrir tout le genre humain?

Jocrisse, invoquant la fée
Qui remplit d'un doux émoi
Le luth, dit : Je suis Orphée!
Jeannot dit : Balzac, c'est moi!

O l'étrange mascarade!
Pompeux et superbe à voir,
Bobèche fait sa parade
Dans le monde, en habit noir!

L'éclectique Messaline
En courant son guilledou,
Chante sainte Mousseline
Sur un thème de Sardou;

Et plus loin le duc Alphonse,
Ardent comme un léopard,
Dans le bois sombre s'enfonce
Avec madame d'Espard.

La Comédie éternelle
S'agite comme il lui plaît.
Là, voici Polichinelle
Qui met la toque d'Hamlet;

Et voulant se faire mordre,
Un nabab autrichien
Décoré de plus d'un ordre,
Flirte avec Zoé Chien-Chien.

Oh! Gothon, vertu farouche!
Béatrix, l'injure au bec!
Oh! le financier Cartouche!
Le philanthrope Gobseck!

Oh! Séraphita qui fume!
Agnès disant : palsambleu!
Gavroche qui se parfume!
Iris qui boit du vin bleu!

Pierrot qui, l'âme accroupie,
Prend des airs d'Agésilas!
Quelle mine de copie!
Tu peux travailler, *Gil Blas!*

Va! que ton art se déploie.
Mais ce siècle agonisant
A surtout besoin de joie :
Avant tout, sois amusant!

Garde ta gentille escrime
En dépit des envieux.
Il est bon d'être sublime,
Mais être amusant, c'est mieux.

Sois très bon pour le génie.
Ne le traite pas, hélas !
Ainsi qu'une Iphigénie.
S'il paraît, mon cher *Gil Blas*,

Montre de l'enthousiasme,
Allume un brillant quinquet !
Notre art est dans le marasme,
Disait jadis Bilboquet ;

Mais après tous nos désastres,
Ne sois pas pharisien :
S'il se lève enfin des astres
Dans le ciel parisien ;

Si dans notre azur funèbre
Ils s'allument, tout vermeils,
Dis-le bien vite, et célèbre
Ce nouveau tas de Soleils.

C'est en vain que tu soupires!
Ils ont droit à leurs Herschells.
Sois juste pour nos Shaksperes
Et galant pour nos Rachels.

Admire les blanches gammes
De la neige dans un bain;
Sois toujours aimé des femmes,
Comme le fut Chérubin.

Enfin, sur la politique,
Où s'escrime plus d'un chef,
Dis ton mot : qu'il soit caustique
Et malin, rapide et bref!

Cours de surprise en surprise,
Et va, fuyant tout réseau,
Agile comme la brise
Et léger comme l'oiseau!

Décembre 1880.

LA COUPE

Le poëte en sa coupe, orgueil du ciseleur,
S'enivre, et boit le vin amer de la douleur.
Puis, après avoir bu le vin, il boit la lie
Où dorment la tristesse et la mélancolie.
Et puis, après la lie encore, tout au fond,
Dorment en un flot noir l'accablement profond
Et l'inutile amour de l'Idéal qui lève
Son front chaste, et l'horreur effrayante du rêve.
Et comme, en regardant longtemps ce flot moqueur,
Le poëte qui sent se soulever son cœur,
A dans ses sombres yeux l'égarement d'Oreste,
La Muse lui dit : Mon bien-aimé, bois le reste!

Paris, le dimanche 5 septembre 1886.

LA STATUE DE VICTOR HUGO

Hugo, le maître de la Lyre
Où chante un souffle aérien,
Montre en son bienveillant sourire
Qu'il n'est désabusé de rien.

Le Temps jaloux, qui nous assiège,
L'a rendu plus fort et meilleur,
Et sa douce barbe de neige
A des blancheurs d'astre et de fleur.

A présent, c'est la certitude
Qui baigne ses yeux de clarté,
Et sa glorieuse attitude
Est celle de la Vérité.

Il sait. Il a vu les mêlées,
Les deuils, les colères, les pleurs,
Les misères échevelées,
Le groupe sombre des Douleurs.

L'âpre Exil, qui livre avec joie
L'homme au courroux des éléments,
L'a promené, comme une proie,
Sous les tristes cieux incléments.

Ayant encor dans son oreille
La plainte des longs jours vécus
Au bruit de la grêle pareille,
Et les hurlements des vaincus,

Il a dormi sous la tourmente,
Bercé par les amers sanglots
De la vaste mer écumante
Et par le tumulte des flots.

Livide, il a vu sous l'orage,
Parmi les éclairs enflammés,
Baver les monstres du naufrage,
Ainsi que des chiens affamés.

Il a vu la colline ardue
Où gémissent les maux soufferts
Et sa Pensée est descendue
A travers les pâles enfers.

Puis sur les ailes de ses Rêves
S'enfuyant d'un vol fier et sûr,
Il a vu, brandissant leurs glaives,
Les Anges guerriers de l'azur;

Là-haut ses prunelles savantes
Ont vu les gouffres radieux,
Les désastres, les épouvantes,
Les antres flamboyants des Dieux,

La voûte de soleils trouée;
Et la blanche neige fleurit
Sa chevelure dénouée
Par les quatre vents de l'esprit.

Il sait tout. Il sait que la brume
De la Mort est faite de jour,
Et que le Verbe se résume
Tout entier dans le mot AMOUR!

Trouvant la victoire morose,
Il se plaît, lui le triomphant,
A voir fleurir comme une rose
La bouche d'un petit enfant.

Et lui, le combattant superbe
Devant qui le monstre a frémi,
Il s'inquiète du brin d'herbe
Qui peut sauver une fourmi.

Alors que Paris pris au piège
Goûtait l'ivresse du danger,
Et parmi les horreurs du siège
N'avait plus de pain à manger,

Il est revenu, fort, candide,
Pareil au lion calme et doux,
Et de notre souffrance avide,
Voulant avoir faim avec nous.

Les regards tournés vers l'aurore,
Il vit rayonnant, au milieu
De cette ville qu'il adore ;
Et maintenant, il semble un dieu !

Groupe souriant et prospère,
Les petits-enfants demi-nus
Caressent le héros grand-père
Avec des rires ingénus.

Le peuple, comme un flot qui roule,
Accourt dès que son front a lui,
Et la grande voix de la foule
Murmure avec des pleurs : C'est lui!

Et, terrifiant les Méduses,
Derrière lui vient se ranger
Le docile troupeau des Muses,
Dont il est le divin berger.

S'il fait un signe, la Satire,
Lorsque l'homme sert de jouet
Aux artisans de son martyre,
Agite son terrible fouet;

Et l'Épopée au cœur farouche
Vient, avec l'éclair dans les yeux
Dans la mêlée, à pleine bouche
Mordre les clairons furieux.

Sur le théâtre, Melpomène,
Pour l'univers et la cité,
Émeut de la souffrance humaine
Cet Eschyle ressuscité,

Et s'il le veut, la Comédie
Sourit au Drame son voisin,
Et montre, danseuse étourdie,
Son front couronné de raisin!

Descendant pour lui du Taygète
Dans la vallée où sont les lys,
L'Églogue les cueille, et les jette
Sur les pieds blancs d'Amaryllis.

Dans le bois sombre, il est Orphée.
Les loups par la nuit épiés,
Retenant leur rage étouffée,
Viennent se coucher à ses pieds.

Et charmant le désert féerique,
Dans l'ouragan torrentiel,
Son ardente strophe lyrique
S'envole aux quatre vents du ciel.

O grand aïeul! ô sage Homère,
Toi que j'adore et que je vois!
O toi qui d'Hellas notre mère
Es la sublime et sainte voix!

O Dante! ô Pindare! ô Shakspere!
Chanteurs couronnés de rayons
En qui le ciel même respire,
Votre frère, nous le voyons.

O groupe dont l'esprit nous venge !
Votre frère vit parmi nous,
Victorieux comme un archange.
Oh ! voyez-le, terrible et doux !

L'Avenir, qui déjà le fête,
Nous dira sans doute, effaré :
O contemporains du Poëte,
Comment l'avez-vous célébré ?

Oh ! que bien vite sa statue,
Sublime épanouissement,
Se dresse, de blancheur vêtue,
Sous le radieux firmament !

Que ce penseur, figure altière,
Devant les bons et les méchants
Revive, dans une matière
Immortelle comme ses chants.

Que la France, à qui sa grande âme
Sut tendrement se marier,
Avec des pleurs d'orgueil acclame
Son beau front, ceint du noir laurier.

Debout sur la place publique
Montrons-le, ce vainqueur du Mal,
Sous un vêtement héroïque
Taillé dans le marbre idéal;

Et comme une immense couleuvre
Dont l'anneau jamais ne finit,
Faites se dérouler son œuvre
Sur le piédestal de granit.

Statuaire! que ta main taille
Le marbre pris au flanc des monts,
Et sache lui donner la taille
De Hugo, tel que nous l'aimons.

Qu'il soit grand comme son poëme!
Tourne ses yeux vers l'Orient;
Fais-le si pareil à lui-même,
Qu'on reconnaisse en le voyant

Le songeur doux et tutélaire,
L'ennemi du noir talion, —
Et, pour figurer sa Colère,
Que près de lui dorme un lion.

A VICTOR HUGO

STROPHES RÉCITÉES PAR C. COQUELIN

A LA MATINÉE DU TROCADÉRO

Le 26 février 1881.

Père, doux au malheur, au deuil, à la souffrance!
A l'ombre du laurier dans la lutte conquis,
Viens sentir sur tes mains le baiser de la France,
Heureuse de fêter le jour où tu naquis!

Victor Hugo! la voix de la Lyre étouffée,
Se réveilla par toi, plaignant les maux soufferts,
Et tu connus, ainsi que ton aïeul Orphée,
L'âpre exil, et ton chant ravit les noirs enfers.

Mais tu vis à présent dans la sereine gloire,
Calme, heureux, contemplé par le ciel souriant,
Ainsi qu'Homère assis sur un trône d'ivoire,
Rayonnant et les yeux tournés vers l'Orient.

Et tu vois à tes pieds la fille de Pindare,
L'Ode qui vole et plane au fond des firmaments,
L'Épopée et l'éclair de son glaive barbare,
Et la Satire, aux yeux pleins de fiers châtiments;

Et le Drame, charmeur de la foule pensive,
Qui du peuple agitant et contenant les flots,
Sur tous les parias répand, comme une eau vive,
Sa plainte gémissante et ses amers sanglots.

Mais, ô consolateur de tous les misérables!
Tu détournes les yeux du crime châtié,
Pour ne plus voir que l'Ange aux larmes adorables
Qu'au ciel et sur la terre on nomme : la Pitié!

O Père! s'envolant sur le divin Pégase
A travers l'infini sublime et radieux,
Ce génie effrayant, ta Pensée en extase
A tout vu, le passé, les mystères, les Dieux.

Elle a vu le charnier funèbre de l'Histoire,
Les sages poursuivant le but essentiel,
Et les démons forgeant dans leur caverne noire;
Les brasiers de l'aurore et les saphirs du ciel;

Elle a vu les combats, les horreurs, les désastres,
Les exilés pleurant les paradis perdus,
Et les fouets acharnés sur le troupeau des astres;
Et, lorsqu'elle revient des gouffres éperdus,

Lorsque nous lui disons : Parle. Que faut-il faire?
Enseigne-nous le vrai chemin. D'où vient le jour?
Pour nous sauver, faut-il qu'on lutte ou qu'on diffère?
Elle répond : Le mot du problème est Amour!

Aimez-vous! Ces deux mots qui changèrent le monde
Et vainquirent le Mal et ses rébellions,
Comme autrefois, redits avec ta voix profonde,
Émeuvent les rochers et domptent les lions.

Oh! parle! Que ton chant merveilleux retentisse!
Dis-nous en tes récits, pleins de charmants effrois,
Comment quelque Roland armé pour la justice,
Pour sauver un enfant égorge un tas de rois!

O maître bien-aimé, qui sans cesse t'élèves,
La France acclame en toi le plus grand de ses fils;
Elle bénit ton front plein d'espoir et de rêves,
Et tes cheveux pareils à la neige des lys!

Ton œuvre, dont le Temps a soulevé les voiles,
S'est déroulée ainsi que de riches colliers,
Comme après des milliers et des milliers d'étoiles,
Des étoiles au ciel s'allument par milliers.

Oh! parle! ravis-nous, poëte! chante encore,
Effaçant nos malheurs, nos deuils, l'antique affront;
Et donne-nous l'immense orgueil de voir éclore
Les chefs-d'œuvre futurs qui germent sous ton front!

26 février 1881.

LA FILLE DE JAIRE

TABLEAU D'ALFRED DEHODENCQ

Lorsque Jésus entra, la fille de Jaïre
Ouvrait sa lèvre encor, ne sachant plus sourire ;
Son visage était pâle et ses yeux étaient clos,
Et dehors éclataient des cris et des sanglots.
  Se tournant vers le doux Jésus dont le front brille,
Le père dit : Seigneur, c'est ma petite fille
Dont la tête repose entre ses bruns cheveux ;
Regarde-la, tu peux me rendre si tu veux
Sa rouge lèvre en fleur et ses yeux de gazelle.
Qu'est-ce que je ferais sur la terre sans elle ?
Rien qu'à la voir avec ses prunelles de feu
Je triomphais, j'avais en moi tout le ciel bleu ;

Dans la nuit qui déjà me prend et me dévore,
Ma petite Marie était comme une aurore
Qui répandait sur moi, père tremblant d'amour,
Les rayons de la vie et les roses du jour.
Or à présent je suis vaincu par l'ombre amère,
Et lorsqu'ainsi j'entends les sanglots de sa mère
Dont le sein est gonflé par des pleurs étouffants,
Je me trouble en mon cœur pour mes autres enfants.
Hélas! tout mon espoir se déchire et succombe
Car le vautour muet tient ma chère colombe;
Mais si du petit lit tu daignes t'approcher,
O toi qui fais jaillir l'eau vive du rocher
Et devant qui la mort s'enfuit humble et craintive,
Tu n'as qu'à dire un mot pour que ma fille vive.
Or, entendant toujours les femmes soupirer,
Jésus leur dit : Pourquoi vous troubler et pleurer?
Puis, ayant relevé sa chevelure rousse,
Le Maître, d'une voix mystérieuse et douce,
Ajouta : Cette enfant n'est pas morte, elle dort.
Comme lorsqu'au matin le jour s'éveille et sort
De la nue, un rayon de lumière fleurie
Parut, et se posa sur le lit de Marie.
Ainsi dans la clarté riante du soleil
Qui la prit toute blanche en son réseau vermeil,

Elle avait la douceur d'un ange qui médite.
Alors Jésus lui prit la main et dit : Petite
Fille, lève-toi. Comme un astre, tu le vis,
O Père, le regard de ses grands yeux ravis
Se réveilla ; pareil à l'oiseau qui se pose,
Un sourire courut sur sa lèvre de rose ;
Ses bras et ses pieds nus étaient pâles encor
Tandis que son beau front dans la lumière d'or
Frissonnait, comme un lys où la clarté se joue ;
Une aube rougissait, tremblante, sur sa joue ;
Et toi, qui n'avais pas gardé l'espoir en vain,
Pâle, tu bénissais le voyageur divin,
Celui dont la pitié pour ceux que nous aimâmes
Nous rend un jour leur voix, leurs yeux, leurs bras, leurs âmes,
Et qui, voyant ta peine amère et ton tourment,
T'avait dit : Ne crains rien, père, crois seulement !

Paris, le lundi 15 mai 1876.

ÉPITAPHE D'ALFRED DEHODENCQ

Notre Alfred Dehodencq est là, sublime artiste.
Créateur toujours jeune et prêt à l'action,
Il peignit l'Orient de pourpre et d'améthyste,
Les combats de l'Histoire et de la Passion.

Jusqu'au dernier moment gardant sa foi première,
Il eut en lui le sens de l'humaine douleur,
Et pour l'extasier dans la pure lumière
Il sut faire pleurer et chanter la Couleur.

Son fils Edmond, en qui revivait son génie,
A sculpté, plein d'amour, avec un doigt savant,
Cette image où revit sa pensée infinie
Et sa tête inspirée et son regard vivant.

Tous deux voient à présent la vie où rien ne change.
Ils se sont réveillés dans la clarté des cieux
Avec Emmanuel, Armand et ce doux ange
La petite Marie aux yeux mystérieux.

Ceux qui restent, le fils, la mère endolorie,
Savent qu'ils sont vainqueurs de l'oubli meurtrier
Et, fière de ces deux artistes, la Patrie
Leur tend, silencieuse, un rameau de laurier.

DUEL

Laquelle des deux, ô mystère!
Prendra pour amant le public?
Théo le dispute à Judic
En son appareil militaire.

Judic, s'adressant au parerre
Dit : Je rayonne comme un pic;
J'ai le regard du basilic
Et la force de la panthère.

Chère aux Amours, je suis comme eux
Et l'on peut voir chaque gommeux
Emprisonné par mes yeux, comme

Un criminel dans un préau.
Mais l'autre, avec sa joue en pomme,
Dit : *Ego nominor Théo !*

L'AURORE ET CÉPHALE

Il s'est enfui, le doux, le bienfaisant sommeil.
C'est l'heure où la rosée en larmes s'évapore,
Et, frémissants du jour qui ne naît pas encore,
Hennissent au lointain les chevaux du Soleil.

La Déesse frissonne, à son brillant réveil.
Comme une fleur de pourpre on voit sa lèvre éclore,
Et Céphale, à genoux, s'enivre de l'Aurore
Et de sa bouche en flamme et de son front vermeil.

Lentement embrasés par leurs apothéoses,
Les cieux d'or sont jonchés d'opales et de roses,
Et de sanglants rubis et de clairs diamants.

Et l'Aurore superbe, heureuse, triomphale,
Nue et rose parmi les éblouissements,
Se regarde rougir dans les yeux de Céphale.

LA COMÉDIE

O nymphe Thalia, tu naissais! Frais et verts,
Les clairs feuillages sous les rayons semblaient rire;
Le mot joie en tes yeux divins pouvait se lire,
Et sur son chariot Thespis chantait des vers!

On voyait dans son ode, au bord des flots divers
Le faune poursuivant la faunesse en délire,
Et Silène endormi, ronflant comme une lyre
Sur son âne pensif qui marche de travers.

Les rires d'or, avec des notes ingénues,
Éclataient dans les rangs des jeunes filles nues;
Le vendangeur voyait briller les cieux profonds,

Et les vers, troupe folle, ardente, ensoleillée,
Voltigeaient, gais oiseaux rieurs aux cris bouffons,
Sur sa lèvre, de jus de raisin barbouillée.

A MADEMOISELLE EDMÉE DAUDET

POUR SA FÊTE

Le 20 novembre 1887.

Mademoiselle Edmée, oh! que le jour a lui
Délicieusement, quand le ciel vous a faite!
Et la maison s'emplit de joie, et le poëte
Sentit comme un printems qui s'éveillait en lui.

Mademoiselle, c'est votre fête aujourd'hui.
Vous-même, doux trésor, vous êtes une fête;
Votre mère sur vous s'incline, ô chère tête!
L'instant s'envole et, comme un rêve, s'est enfui.

Fleur, sur vous un rayon mystérieux se pose.
Vous riez, vous charmez, vous êtes une rose;
Et quand le sommeil tient vos yeux appesantis,

Dans l'apaisement bleu de l'ombre enchanteresse,
Pendant que vous dormez, des Anges tout petits
Chantent pour vous des airs doux comme une caresse.

LES ROSES

Le Printems rayonnant, qui fait rire le jour
En montrant son beau front, vermeil comme l'aurore,
Naît, tressaille, fleurit, chante, et dans l'air sonore
Éveille les divins murmures de l'amour.

O Sylphes ingénus, vous voilà de retour !
De mille joyaux d'or la forêt se décore,
Et blanche, regardant les corolles éclore,
Titania folâtre au milieu de sa cour,

A travers l'éther pur dont elle fait sa proie,
Tandis que la lumière, éclatante de joie,
Frissonne dans la bleue immensité des cieux.

Beauté qui nous ravis avec tes molles poses,
Dis, n'est-ce pas qu'il est doux et délicieux
De plonger follement ta bouche dans les roses ?

Novembre 1888.

BALLADE DE BANVILLE

A SON CHER FRANÇOIS COPPÉE

Oui, cher rimeur, faisons des vers pour rien,
Pour le plaisir, comme jadis Caussade
Tuait, suivant un bon historien.
Vive Thalie et sa douce embrassade!
Chantons! contons comme Schéhérazade!
Que nos oiseaux divins s'élancent vers
L'azur céleste et charment l'univers!
Drame, sonnet, farce, idylle, épopée,
Tout nous sourit dans le bel art des vers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

Poëme grec, chinois, assyrien,
Tout nous est bon, si nulle palissade
Ne vient heurter nos pas. Victorien
A pris d'assaut avec une glissade
Le noir palais à la triste façade.
Pour moi je suis contemplé de travers
Par les vieillards ornés d'abat-jours verts;
Mais je me ris de leur prosopopée,
En m'amusant à des rhythmes divers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

Chez notre idole être galérien
Pour mon plaisir vaut mieux qu'une ambassade,
Et tu chéris le luth aérien,
Lorsqu'en ce temps réaliste et maussade
Cadet-Roussel tourne au marquis de Sade.
Foin des romans compliqués et pervers!
Le sûr moyen d'être mangé des vers
Est ce qu'on trouve en leur pharmacopée.
Sur l'idéal gardons les yeux ouverts,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

ENVOI

Aimons la Muse en dépit des revers
Comme Rubens les déesses d'Anvers,
Ou bien Néron sa maîtresse Poppée.
Pour elle encor j'ai la tête à l'envers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

A CATULLE MENDÈS

Au milieu du quartier Latin
Quand j'écrivis *Les Stalactites*
Dans un temps déjà fort lointain,
Mes rentes étaient bien petites.

Je possédais peu de louis,
Mais épris des jeux grandioses,
Je vivais, les yeux éblouis,
Dans le Luxembourg plein de roses.

J'y marchais plein de visions
D'enthousiasme et de colère,
Sous le soleil, et nous causions
Avec le jeune Baudelaire.

Nous chantions la rime, Arcades
Ambo, de nos voix fanatiques,
Oh ! mon cher Catulle Mendès,
Et nous étions des romantiques.

Ah ! les jours avec leur affront !
Où s'en vont le zéphyr et l'onde ?
Quand je pense que sur mon front
Volait ma chevelure blonde !

A MADAME LÉON DAUDET

LE JOUR DE SON MARIAGE

Madame, en vous voyant, vous et votre mari,
Couple à qui nuls charmants espoirs ne sont rebelles
Et qui semblez marcher sur un sentier fleuri,
Comme on devine bien que vos mères sont belles!

Comme pour enchanter le ciel oriental,
Vos songes sont venus par la porte d'ivoire.
Sur vos fronts qu'a touchés le pur souffle idéal
Brille un signe nouveau de génie et de gloire.

Tenant sous vos regards le bonheur évident,
Vous voilà tous les deux riants, contents de vivre.
Lui, fils d'un père illustre et jeune cependant,
Pense et travaille, esprit que la Science enivre.

Et, Madame, Victor Hugo, ce cœur si doux,
Votre grand-père, maître immense des Orphées,
Célébra votre grâce, et pour parler de vous
Tressa diligemment des rimes qui sont fées.

On les sent frissonner sous les feuillages verts,
Ces chants où la tendresse ardente s'extasie,
Et votre chaste nom, caressé par ses vers,
En gardera toujours un parfum d'ambroisie.

Madame, vous qu'adore, ainsi qu'un cher trésor,
Ce vaillant devant qui l'avenir se déploie;
Vous qu'on admire au loin parmi les rayons d'or,
Sous un clair vêtement de lumière et de joie;

Soyez heureuse, enfant que le chanteur divin
Appelait sa petite Jeanne! Que les Heures,
Coulant comme le flot pur d'un généreux vin,
Chantent comme une lyre en vos belles demeures!

Vous qui semblez un lys à notre œil ébloui,
O beauté, pourtant si naïve et si modeste,
Vous triomphez encor par ce luxe inouï
D'être bonne, — et cela vaut mieux que tout le reste!

DÉJA VUS

Céline, avec ses cheveux roux
Dont la fauve splendeur nous flatte,
Darde ses yeux pleins de courroux,
Pareille à la bête écarlate.

Magnifique dans le printems
Comme une grande fleur qui bouge,
Elle charme les airs flottants,
En portant son ombrelle rouge.

Albert, l'enragé promeneur,
Qui rappelle, en chantant sa gamme,
Le prince Hamlet, dans Elseneur,
La rencontre et lui dit : Madame,

Il faut employer les moments
Sans penser aux futurs désastres.
Voulez-vous de clairs diamants
Pareils à des cassures d'astres?

Entrons là, chez le joaillier;
Je veux être certain qu'on m'aime.
Acceptez un riche collier.
Céline répond : Tout de même.

Oui, dit Albert, nous penserons
A des rivières sans pareilles
Et, pendant que nous y serons,
Nous prendrons des pendants d'oreilles.

Mais on va parfois à Choisy!
Êtes-vous de celles qu'allèche
Un équipage bien choisi?
Bon. Je vous offre une calèche.

Je prétends vous la décocher,
Svelte et volant comme la foudre,
Avec chevaux, groom et cocher
Obèse, rouge sous la poudre.

Voulez-vous, madame, un hôtel
Tout en briques, dans l'avenue
De Villiers? Ce sera l'autel
Où rira Vénus toute nue.

Et ce n'est pas tout, les poneys!
Il faut que le soleil arrose
Chez vous, des tableaux japonais
Où flambe le ciel rouge et rose.

Céline, qu'afflige une toux
Sèche, répond : C'est une affaire.
Cher monsieur, j'accepterai tous
Les dons que vous voulez me faire.

Et vous ne perdrez pas au troc!
Jeune homme, pâle comme Oreste,
C'est bien. Je prendrai tout en bloc,
Chevaux, diamants et le reste.

Mais, avec les riches appas
Qui sont mon armure de guerre,
Vous ne me reconnaissez pas?
Vous m'avez vue enfant naguère.

Vous me courtisiez déjà, car
Jamais vous ne vous en privâtes,
Quand mes pieds nus s'évadaient, par
Les trous béants de mes savates.

J'avais l'air d'un jeune filou;
Ma peau brune vous semblait douce.
Je peignais avec un vieux clou
Ma folle chevelure rousse.

Et vous, faisant tous les métiers
Pour un gain souvent illusoire,
Couchant sous les ponts, vous étiez
Un petit voyou dérisoire.

10 juin 1890.

PÈLERINES

Dans ces mois, où souffle un vent
Enervant,
Les dames, les ballerines
Et les élèves de Got
Et Margot
Arborent des pèlerines.

Sveltes et roses, marchant
Et cachant
Les trésors de vos poitrines,
Où donc fuyez-vous ainsi ?
Loin d'ici,
Pèlerines, pèlerines !

Je reconnais ce charmant
Vêtement
Que la mode immortalise,
Long spencer ou court manteau,
C'est Wateau
Qui l'offrit à Cidalise.

Rose ou noir, ou d'un malin
Zinzolin,
Il cachait dans son mystère
Vos malicieux desseins
Et vos seins,
Quand vous partiez pour Cythère.

Votre nef, au jour naissant,
Caressant
La vague respectueuse,
Balançait, près des flots,
Sur les flots,
Sa coque voluptueuse.

Charmes toujours enviés!
Vous aviez
Mille grâces à revendre.
Vous promettiez vos faveurs
Aux rêveurs
Tircis, Myrtil et Silvandre,

Oh! partir! Suivre au lointain,
Le matin,
La douce brise marine!
Sur des appas délicats
C'est le cas
D'avoir une pèlerine.

Elle ne s'ouvre jamais
Certes, mais,
Jumelle comme une rime,
On sent bien que sous les plis
Assouplis
Se dresse une double cime.

Et ces monts vieux et nouveaux,
Qui sont vos
Certificats de civisme,
J'explique leurs bouts aigus,
Exigus,
Par les lois de l'atavisme.

C'est ainsi qu'aux paradis
Interdits,
En montrait notre mère Ève;
Mais la blanche floraison
En prison
Nous enchante comme un rêve.

Car dans les draps, au léger
Voltiger,
Une cassure est complice,
Pour tourmenter à loisir
Le désir,
Et sous l'étoffe qui plisse,

Le bon régal que d'oser
Supposer
Les lumières purpurines
Et les feux extasiés
Des rosiers
Cachés sous vos pèlerines!

24 juin 1890.

TEMPS CHAUDS

Il faisait chaud. Le ciel vermeil
Étalait sa pourpre et sa braise
Sous les flammes du blanc soleil
Qui regardait mûrir la fraise.

Parmi l'air infiniment bleu
Où gaîment rougissait la pêche,
Tout grillait, comme sur le feu.
Mais la chambre était toute fraîche.

Ils s'y reposaient tous les deux,
Rose et Pierre, en habits champêtres.
Certes, rien n'était moins hideux
Que le groupe de ces deux êtres.

Ils étaient venus pas à pas!
Et non loin d'eux sifflaient des merles.
Je pense que ce n'était pas
Le moment d'enfiler des perles.

Laissant poindre ses jeunes seins
Que parfois soulevait un souffle,
Rose flambait sur les coussins
Et jouait avec sa pantoufle.

Folâtre, ses flancs palpitants,
Cette fillette aventureuse
Léchait ses lèvres par instants,
Ainsi qu'une chatte amoureuse.

Et les yeux, ces volubilis,
Des cheveux fins comme la cendre,
Mille roses, les divins lys
Demandaient à se laisser prendre.

O jeune savant qui m'es cher,
Je le veux, je suis ta victime.
Prends ma chevelure et ma chair,
S'écriait-elle, en pantomime.

Elle sentait déjà le goût
Des baisers errer sur sa bouche.
Pierre, que prit-il? Rien du tout.
C'était un raisonneur farouche.

Dans son crétinisme divin
Droit comme Vénus dans sa conque,
Il murmura, comme un flot vain,
Les mots d'une prose quelconque.

O céleste Rose, dit-il,
S'il est vrai que nous nous aimâmes
Par un accord chaste et subtil,
Que se passe-t-il dans nos âmes?

Par quel doux et timide essor
En notre paresse mentale
S'envoleront les notes d'or
Et la gamme sentimentale!

O fille de rire et de pleurs,
Qui rappelez notre mère Eve
Jouant dans la forêt de fleurs,
Où vous porte l'aile du rêve?

Oui, j'aimerais à le savoir,
Et c'est là ce qui m'intrigue, ange.
Est-ce dans l'Afrique au front noir?
Est-ce au bord du Tigre ou du Gange?

Est-ce auprès de cet Eurotas
Que le souvenir divinise?
Ou dans le désert de Chactas?
Ou bien dans la triste Venise?

Rose leva ses yeux ardents,
Puis, avec l'air d'un jeune dogue,
Folle, montra ses blanches dents
Et dit : A Chaillot, psychologue!

8 juillet 1890.

CIELS BROUILLÉS

Campagne, où sur le cerisier
Je mange à même des cerises,
Chez toi je puis m'extasier!
Mais le ciel t'en fait voir de grises.

C'est vrai, nous sommes en juillet.
Par ce temps-là, sang et tonnerre!
Voici bien la rose et l'œillet,
O vieux siècle nonagénaire!

Mais par un procédé nouveau,
Puisque, pour imiter décembre,
Le vent pleure et geint comme un veau,
J'allume un grand feu dans ma chambre.

Pluie, orage, tonnerre, éclair,
Et vous, noirs frimas que j'héberge,
Tant pis! j'allume un beau feu clair,
Un feu de forge, un feu d'auberge.

Privé de voir le doux ciel bleu,
Je mets un terme aux dithyrambes
Et, transi, j'allume ce feu,
Afin de me rôtir les jambes.

Et l'autan noir peut aboyer.
Pourtant, voyant la flamme éparse
Rougir ma vitre et flamboyer,
Les Lys disent : C'est une farce.

Lys pur au superbe appareil,
Vous dont Hugo, dans sa fournaise,
A dit : Le Lys *à Dieu pareil*,
Vous en parlez bien à votre aise!

Car pourquoi, par quelles raisons,
Renan l'ignore comme Taine,
Mais on voit bien que les Saisons
Courent toutes la pretentaine.

Par un délire inattendu,
(Qu'un bon coup de vin nous console!)
A coup sûr, elles ont perdu
La tramontane et la boussole.

Cachant sous leur sombre manteau
Les déluges, les pleurs, les houles,
Ces vagabondes s'en vont au
Hasard, comme des femmes soûles.

A voir leur chœur aérien
S'agiter dans le ciel qui bouge,
On songe aux danseuses que rien
Ne déconcerte, au Moulin-Rouge.

Elles vont, folles de terreur,
Parmi les nuits hyperborées,
A travers le vague et l'horreur
Et les vertigineux Borées,

Et découvrant leur mollet noir
A travers la nue impollue,
Sur leurs jambes semblent avoir
Des bas noirs, comme la Goulue.

En se tordant comme des flots,
Elles s'en vont avec des rages,
Des hurlements et des sanglots;
Et les cherchant dans les orages,

Parfois, combat mystérieux!
Dans le désordre affreux d'un rêve,
Le Soleil, astre furieux,
Les aveugle avec son vieux glaive.

Sous l'éclair de son yatagan
Elles s'en vont, dégingandées,
Et c'est le sauvage Ouragan
Qui fouaille ces dévergondées.

22 juillet 1890.

TÉNOR

Le Roi triomphe dans sa cour.
Soit qu'il fasse beau, soit qu'il pleuve,
L'air caressant, avec amour
Frémit dans sa barbe de fleuve.

Il est heureux, calme, riant,
Baigné de clartés éternelles,
Car l'Occident et l'Orient
Sont captifs dans ses deux prunelles.

Pour lui, seigneur et justicier,
Les Victoires sont peu bégueules.
A ses pieds, les canons d'acier,
Comme des chiens, ouvrent leurs gueules.

Candides à jeter l'affront
Sur la neige des avalanches,
Toujours voltigent sur son front
Des éventails de plumes blanches.

Près de sa robe d'apparat
La pourpre est de la toile bise.
Il se pourrait qu'il s'emparât
De l'Égypte, comme Cambyse.

Tout à coup, d'un noir palefroi
Descend, en sa gloire absolue,
Un être sublime. Il dit : Roi,
Moi, le Ténor, je te salue.

(C'est ton vainqueur, le dieu Ténor,
O bon sens dompté qui t'immoles !)
Suave, il semble tout en or,
Parce qu'il a des bottes molles.

Eh quoi ! dit-il, chanter pour rien,
Comme égrène son air de flûte
Le rossignol aérien ! —
Je veux mille francs par minute.

Mille francs ! le siècle a marché,
Dit le Roi, dont la bouche ordonne.
Enfin, c'est encor bon marché.
Mon argentier, qu'on les lui donne.

Le Ténor dit : Non asservi
Aux abstinences des Tartufes,
Je veux un bœuf entier, servi
Sur un plat d'or, — avec des truffes !

Jamais l'emphase à la Brébeuf,
Répond le Roi, ne m'incommode.
Bouchers, qu'on égorge le bœuf
Et qu'on l'accommode — à la mode!

Le Ténor dit : Les firmaments
Rayonnent dans les noirs désastres,
Je veux aussi mes diamants,
Brillants comme des grappes d'astres.

Et le Roi dit : Il les lui faut,
Comme à l'insecte ses élytres.
Choisissez-les bien sans défaut,
Et qu'on en apporte deux litres.

Si tu fais tout ce que je veux,
Il faut que la Reine, ta femme,
Passe la main dans mes cheveux,
Dit le Ténor. C'est mon programme.

Grand tumulte dans les salons.
Mais le Roi, qui ne bouge mie,
Dit à sa belle Reine : Allons !
Vous l'entendez, ma bonne amie.

Votre front vainement rougit,
Car il ne faut pas que l'on biaise
Imprudemment, lorsqu'il s'agit
De nous assurer notre ut dièze.

La Reine tremble, en son effroi.
Mais tranquille comme Baptiste,
Le Ténor triste dit : O Roi,
Comprends enfin mon cœur d'artiste.

Mon métier commence à m'user,
Tant de labeur m'a fait morose.
Maintenant, je veux m'amuser :
Tu vas me chanter quelque chose !

5 août 1890.

THÉOPHILE GAUTIER

Pour entrer vainqueur dans la gloire,
Le grand Théophile Gautier
S'est levé de la tombe noire.
Il revit pour nous tout entier.

Son œuvre est une moisson mûre.
Il paraît beau comme un lion
Et comme, en sa pesante armure,
Un héros du temps d'Ilion.

Dans sa ville parisienne
Il renaît et peut marier
Sa chevelure ambroisienne
Au feuillage du noir laurier.

Autour de ses lèvres sublimes
S'élance, fuyant les réseaux,
L'essaim mystérieux des rimes
Qui volent comme des oiseaux.

Et l'Ode, qui le sut élire,
Près de lui, pour charmer le jour,
Fait résonner la grande Lyre
Et chante, avec des cris d'amour.

Ici, pendant l'apprentissage
Qu'il faisait, pour charmer les cieux,
Le divin Gautier fut un sage,
Indulgent et silencieux.

Paré pour l'éternelle fête
Dont les astres sont les témoins,
Cet exilé fut un Poëte.
ui, rien de plus et rien de moins.

Rien de plus, ô Dieux! Comme Orphée,
Vivre avec les yeux pleins d'azur,
Voir au loin, dans l'ombre étouffée,
Passer la figure au front pur;

Et la bouche pleine de cendre,
Pâle de tous les maux soufferts,
Chercher sa proie, et la reprendre
ux Dieux effrayants des enfers;

Dire les magiques paroles
Pour être, en son espoir divin,
Traqué par les Bacchantes folles
Que guide la fureur du vin;

Toujours emporté dans le songe
Qui berce un rêveur enchanté,
Mépriser, comme un vil mensonge,
Tout ce qui n'est pas la beauté;

Garder, comme en un sanctuaire,
L'idéale forme du corps
Et savoir, comme un statuaire,
Immobiliser ses accords;

Ainsi qu'un aigle, vers le faîte
Ouvrir son vol, toujours altier,
Voilà ce que fait un Poëte
Comme Théophile Gautier.

Il ne fut rien de plus! Génie
Ayant fièrement combattu,
Il subit sa lente agonie
Sans perdre la mâle vertu.

Et maintenant, sans qu'un barbare
L'insulte avec des cris hagards,
Écoutant s'exalter Pindare
Au bruit des chevaux et des chars,

Éclatant de joie et de lustre,
Il appartient, sous le ciel bleu,
A la même lignée illustre
Que Hugo, son maître et son dieu.

19 août 1890.

LA POMME

Confesseurs, juges sans appel,
Obstinés chercheurs de problèmes,
Vous tenez si bien le scalpel
Que vous en devenez tout blêmes.

Ainsi, de tout votre pouvoir,
De la houri jusqu'aux tziganes,
Vous fouillez la Femme, pour voir
Le jeu secret de ses organes.

Ayant classifié l'amour
Et promenant votre lanterne,
Vous voulez traîner au grand jour
Le secret de l'Ève moderne.

Cela, vous nous le promettez
Avec une ardente mimique
Et, soigneusement, vous mettez
Au net, sa formule chimique.

A ces méthodes convertis,
Vous défendez qu'elle ressente
Rien, sans vous avoir avertis.
Qu'est-elle, cette Eve récente?

Ah! que vous prenez de tourment!
Cette Ève (chaque âge a la sienne)
Qu'est-elle? Mais exactement
La même en tout point que l'ancienne.

Car, bien qu'elle soit plus ou moins
Dans tous les procès impliquée,
Sur le rapport de cent témoins,
La Femme n'est pas compliquée.

Avec ses pieds fins et petits
Elle échappe vite au reproche.
Ce que veulent ses appétits,
C'est clair comme de l'eau de roche.

En mil huit cent quatre vingt dix,
Comme au temps des décors étrusques,
La Femme, éprise d'Amadis,
Aime à porter de belles frusques.

Elle mange assez volontiers
Une friture à la campagne,
Et boit, sans nuls dédains altiers,
Le vin rose ou le clair champagne.

Toujours la même, je vous dis!
Elle veut, sans billevesée,
Être prise en des bras hardis
Et sur sa bouche en fleur, baisée.

Si vous voulez en être sûr,
(Ne craignez pas que ce plan rate)
Plantez dans le pays d'Assur
Un jardin baigné par l'Euphrate.

Là, sous les cieux extasiés,
Que le regard enchanté voie
D'immenses forêts de rosiers
Et d'énormes lys, pleins de joie.

Oubliant les rébellions
Au milieu des chants et des ailes,
Que les tigres et les lions
Baisent tendrement les gazelles.

Dans ces paradis enchanteurs
Mettez la Femme auprès de l'Homme
Et les doux rossignols chanteurs
Et l'arbre céleste et la Pomme;

Et, comme en tout pays, cela
Suffit pour un épithalame,
Croyez-le bien, ce n'est pas la
Pomme qui mangera la Femme!

2 septembre 1890.

PSYCHÉ

Psyché, dont la grâce inouïe
Charmait l'éther essentiel,
Voltige, encor tout éblouie,
Car elle vient du profond ciel.

Et pâle des apothéoses,
Sa lèvre à l'orgueil indompté
Boit dans le calice des roses
Un élixir de volupté.

Tantôt folâtre et sérieuse,
Avec l'oubli des jours défunts,
Elle sourit, victorieuse,
Dans la lumière et les parfums.

Mais fier comme Hermès trismégiste,
Par là, triste et la haine au flanc,
Passe un jeune entomologiste,
Avec sa boîte de fer-blanc.

Murmurant quelque diatribe,
Il porte un filet, comme les
Jeunes filles de monsieur Scribe;
Mais avec des gestes plus laids.

Il voit Psyché pleine de joie
Et son aile de vermillon
Dans la lumière qui flamboie.
Il dit : Ah! le beau papillon!

Ayant fini sa vie aptère,
Il vole à présent vers les cieux.
Il me faut ce lépidoptère
Dont l'aspect est délicieux.

Je crois que c'est une femelle.
Prenons-la. Pour la fatiguer,
Je veux être léger comme elle.
Je prétends la cataloguer.

Moyennant une grande épingle,
J'en serai quitte. C'est pour rien.
C'est cela qui perce et qui cingle
Et fixe un être aérien.

C'est ainsi que j'ai fait mon siège.
Car je veux la clouer, par ton,
Sur un joli morceau de liège
Étiqueté dans un carton.

Oui, vous y passerez, ma mie,
Avec un joli numéro
Conforme à la taxonomie.
Vous embellirez mon bureau.

A ces mots il se précipite,
Et ce disciple de Homais,
Atteignant l'Ame qui palpite,
La prend avec ses gros doigts. Mais

Devançant les troupes d'oiselles,
Psyché perd seulement un peu
De la poussière de ses ailes
Et s'évade vers le ciel bleu.

Au milieu des Instituts calmes
Déjà voyant son front lauré,
Cousant à son habit des palmes,
Toujours s'écriant : Je l'aurai !

Le savant que ce jeu suffoque,
Court et reprend haleine, et court,
Souffle et s'essouffle comme un phoque
Et finalement reste court;

Et Psyché, fulgurante et leste,
Avec des vols désordonnés,
S'engouffre dans l'azur céleste,
En lui faisant des pieds de nez!

16 septembre 1890.

RETOUR

Chasseurs, gent carnassière,
Secouez la poussière
De vos chapeaux flétris.
Voici Paris !

Et vous, rois du beau monde,
Qui, dans la clarté blonde,
Traîniez par les chemins
Vos parchemins,

Rentrez, battant d'une aile,
Dans la ville éternelle
Aux vastes horizons
Pleins de maisons!

Vous couvriez de malles
Nos stations thermales.
Toutes ces villes d'eaux
Ont si bon dos!

On y flirte à son aise
Dans l'or d'une fournaise
Où les seuls gens marris
Sont les maris.

Ah! lorsque juin farouche
Pose sur notre bouche
D'ardents charbons de feu
Comme par jeu,

S'en aller, c'est un rêve!
Errer sur quelque grève,
C'est un luxe enchanté
De volupté.

On s'enivre à l'aurore
Du hurlement sonore
Qui monte de la mer
Au flot amer.

Ou la forêt hagarde
Longuement vous regarde
Avec ses profonds yeux
Mystérieux.

Sur les montagnes blanches
Où sont les avalanches,
La neige des sommets
Vous ravit. Mais

Paris, qui chante et souffre,
Est la mer et le gouffre
Avec ses larges flots
Pleins de sanglots.

La mégère hargneuse
Près d'une Maufrigneuse,
La fleur rose et l'égout,
Paris a tout.

Les toisons de ces femmes
Y déroulent des gammes,
Et les cœurs des huissiers
Sont des glaciers.

A Paris, Cléopâtre
Vit, et montrant l'albâtre
De son sein effréné,
Revient Phryné.

C'est la métempsycose!
Et comme gaîment cause
Cet effronté bavard,
Le boulevart!

Il sied d'y faire halte.
Oh! comme sur l'asphalte
On y voit des palais
Et des mollets!

Mais parlons des théâtres
Sérieux et folâtres.
Verrons-nous un Reszké?
C'est bien risqué.

Oui, dans notre caverne,
La Mode offre et gouverne
Bien plus de Koh-innors
Que de ténors.

Des lèvres et des âmes
Qu'en vain nous épuisâmes
Coule un flot d'infini
Chez Tortoni.

L'esprit joue et s'envole
Comme un oiseau frivole
Montant et descendant;
Et cependant,

Comme, la trouvant belle,
Un enfant saisit l'aile
Peinte de vermillon
D'un papillon,

Le flâneur, qui s'amuse
Du babil de la muse,
Prend et saisit au vol
Un mot de Scholl!

30 septembre 1890.

FLANERIE

Comme aux pays tunisiens,
Le soleil flambe sur la ville.
O mes amis, Parisiens,
Vivez! Tout est calme et tranquille.

Nous voudrions qu'on s'entêtât
Pour le bien. Le mieux est encore
De travailler de son état,
Comme Gavroche ou Stésichore.

Pierreuse, enchante les voyous!
Écolier, fouaille la toupie!
Cantonnier, casse des cailloux!
Chroniqueur, fais de la copie!

Bon rimeur, imite Gautier :
Presse les rimes attardées.
Car si chacun fait son métier,
Les vaches seront bien gardées.

Le Devoir est très haut juché.
Pourtant, chacun dans votre sphère,
Après avoir longtemps bûché,
Si vous n'avez plus rien à faire,

C'est bien. Allez vous promener,
Sur tous les boulevarts, qu'importe!
Sans savoir où peut vous mener
Le flot d'hommes qui vous emporte.

Philosophe, ne songez pas
Au progrès que l'intrigue arrête,
Et lesté par un bon repas,
Savourez votre cigarette,

Et cependant, quoique doué
De la sagesse analytique,
Chassez d'un beau geste enjoué
Le vieux cauchemar politique.

Bien que vous soyez fort constant
Dans l'amour des romans en vogue,
Fils de Stendhal, pour un instant
Oubliez d'être psychologue.

Et n'écoutez pas les potins
Ni les discours à perdre haleine
Qui s'échangent tous les matins
Entre Cythère et Mitylène.

Mais bien qu'ayant assez souvent
Redouté qu'elles vous trompassent,
Quand leur jupe frissonne au vent
Regardez les femmes qui passent.

Et ne faites pas le têtu.
Les célestes on les devine,
Car il en est que la vertu
Pare d'une grâce divine.

Oui, maintenant, comme jadis!
Et bien souvent le diable endève
Quand il voit tant de chastes lys
Et tant d'honnêtes filles d'Ève.

Il est des minettes aussi,
Et plus agiles que les fées,
Se glissent dans l'air adouci
Les onduleuses dégrafées,

Les couchants roses, dans leurs jeux,
Sous les pourpres occidentales
Baignent des plus splendides feux
L'horizon des horizontales,

•

Mais parfois l'idéal azur
Avec sa gloire et ses colères
Vient se refléter dans l'œil pur
De quelques perpendiculaires.

14 octobre 1890.

LES GRACES

Quoi donc! est-ce bien les trois Grâces?
Apprenez-moi si c'est bien elles,
Dis-je, en voyant leurs âmes basses
Errer dans leurs vagues prunelles.

Tandis que l'effroi me pénètre,
Dans ce groupe triste et barbare
J'ai de la peine à reconnaître
Les Grâces, que chantait Pindare.

Elles étaient dans nos demeures
La gaîté, le rire et la joie;
Elles dansaient avec les Heures
Dans la lumière qui flamboie.

Leurs regards que la nuit courrouce
Nous donnaient de célestes fièvres
Et la persuasion douce
Coulait de leurs charmantes lèvres.

Mais celles-ci! dans leurs voix rauques
Passent des hurlements de cuivre,
Et ce qu'on lit dans leurs yeux glauques
C'est l'horreur et l'ennui de vivre.

Monsieur, répondit l'être agile
Qui roulait vers moi ses yeux ternes.
Et qui me servait de Virgile,
Ce sont les trois Grâces modernes.

On aime leurs ennuis moroses,
Lorsqu'une fois l'on s'approprie
Leur dédain de toutes les choses;
Regardez-les mieux, je vous prie.

Il dit et moi, pour lui complaire,
Bercé par de molles paresses
Dans une langueur tutélaire,
Je regardai mieux ces déesses.

O terreur! elles étaient vertes.
Et nonchalantes et câlines,
A travers leurs robes ouvertes
Brillaient des clartés opalines.

Elles se tournaient vers les mâles
Avec des mines éplorées;
Je contemplais des lueurs pâles
Sur leurs bouches décolorées.

Cependant maigres et lascives,
Ayant les Terreurs pour cortège,
Et sur la chair de leurs gencives
Laissant voir des blancheurs de neige,

Elles disaient, voix murmurantes,
Au milieu des frissons rapides,
L'ivresse de se voir mourantes
Et la fierté d'être stupides.

Quoi ! dis-je, se peut-il, mon maître,
Que ces vains spectres de folie
Et de tristesse, puissent être
Euphrosyne, Aglaé, Thalie ?

Non, dit mon guide, alors étrange,
Pas plus que Basilide ou Thècle,
Ce ne seront plus, car tout change,
Les noms des Grâces fin de siècle.

Mais avec leur esprit baroque
Et leurs souplesses de panthère,
Elles valent pour notre époque
Celles qu'on suivait dans Cythère.

Chacune peut ravir un homme
Rien qu'avec son allure fine,
Et maintenant Paris les nomme
Absinthe, Névrose et Morphine.

28 octobre 1890.

A PAUL LEGRAND

Ami Paul, que j'ai vu souvent
Baigné par les feux électriques
D'un soleil flambant et mouvant,
Je t'adjure en ces vers lyriques.

Il ne faut plus de longs discours
Désormais, pour être sublime ;
Il n'en faut même pas de courts.
La mode est à la pantomime.

Ce genre qui déjà m'allait,
Encor plus profond que futile,
Depuis Félicia Mallet
Remplace le drame inutile.

Je vois flotter un blanc sarrau
Que surmonte un pâle visage,
Et le grand aïeul Deburau
Apparaît dans le paysage.

Plus svelte qu'un glorieux lys,
D'un geste simple il te désigne,
Toi qui, seul, comme lui jadis,
As droit à la blancheur du cygne.

O mon cher Paul, ami Pierrot,
Paul Legrand, qui sus toujours être
Ce naïf et divin maraud,
Viens et reprends ta place, maître.

Dans un rêve artificiel,
Comme on caresse l'air de bulles
De savon, pleines d'arc-en-ciel,
Ressuscite les Funambules.

Un vêtement blanc sur le flanc,
Où glisse la brise farouche,
Étends une couche de blanc
Sur ton nez, ta joue et ta bouche.

Et follement, vers l'idéal
Marche, guidé par ton génie,
Passant, dont le front lilial
Abrite la sainte ironie.

Sans que rien t'en puisse empêcher
Viens, suis Urgèle et son cortège;
O cygne, lys, fleur de pêcher;
Gracieux bonhomme de neige!

Poursuis le riant Arlequin,
Dont le délire fou combine
Un tas de ruses de coquin
Pour embobiner Colombine.

Plutôt, ne le poursuis pas! Feins
De vouloir tout réduire en cendre
Et d'imaginer des trucs fins
Pour servir Léandre et Cassandre.

Mais laisse les divins amants
Suivre la route coutumière
Dans les bleus éblouissements
De la joie et de la lumière.

Paul, mon ami, pour inventer
Cette délicieuse fête
Que le doux Gautier sut vanter,
Il n'est pas besoin de poëte.

Amour, bien assez inventif
Pour y suffire, ne harnache
Pas d'imparfaits du subjonctif,
Ni d'épithètes à panache.

Même, avec ses yeux de saphir,
Auprès de vous la Rime est une
Esclave, et ne doit qu'obéir
Quand on la fait taire. O fortune!

Afin de ne pas nous glacer
Avec des mots que l'on rature,
Amour est là, pour remplacer
Toute vaine littérature.

Se jouant ainsi qu'il le doit,
Il sait faire la scène à faire,
Sans qu'on la désigne du doigt.
La réussir est son affaire.

D'ailleurs, fier comme d'Assoucy
Et plus conquérant que Thésée,
N'ayant jamais pris nul souci
De la critique (elle est aisée!),

Il dédaigne l'abonnement
Dont les frais onéreux nous pèsent,
Et la scène est, tout bonnement :
Deux bouches en fleur qui se baisent

11 novembre 1890.

VÉRITÉ

Quoi! vous êtes la Vérité!
Dis-je à la déesse pensive
Qui, sans nulle sévérité,
Riait, laissant voir sa gencive.

Il se peut que ce soit un fait
Et que votre grâce ingénue
Porte ce nom, car, en effet,
Je vous vois nue, ou presque nue.

Comme au bout du compte, je puis
Croire à cette histoire un peu roide,
Peut-être sortez-vous d'un puits,
Caressée encor par l'eau froide.

Car les collines de vos seins,
Entièrement libres de voiles,
Manifestent leurs purs dessins
Et brillent comme des étoiles.

Vous avez, en sortant de l'eau,
Deux bras de plus que n'en possède
La grande Vénus de Milo,
Cette guerrière à qui tout cède.

J'admire vos robustes flancs,
Et moi, le mélodieux chantre
Des lys, je célèbre les plans
Harmonieux de votre ventre.

Oui, je n'ai, dit-elle, hérité
D'aucune parure connue.
Étant déesse et Vérité,
Il convient que je reste nue.

Je prends un plaisir infini
A perpétuer ma coutume
Et je m'y tiens, Bianchini
M'ayant dessiné ce costume.

Oui, dis-je, sur ces purs sommets
Oh! que de neige éparpillée,
Frissonnante déesse, mais
Comme vous êtes maquillée!

Comme les filles qui, la nuit,
S'en vont flirter dans quelque bouge,
Vous avez, et cela vous nuit,
Beaucoup trop de blanc et de rouge.

Et sans compter les traits subtils
Des crayons bleus qui font les veines,
De faux sourcils et de faux cils
Vous ornent de leurs grâces vaines.

Oui, dit la déesse, ma peau
A besoin d'un soupçon de rose,
Que je pose là, comme appeau.
Et pourtant, c'est bien quelque chose,

Quand il fait du soleil, je mets
En liberté ma toison blonde.
Et je suis la Vérité, mais
La Vérité, femme du monde.

En un milieu *select*, et d'où
L'Amour s'enfuit, tirant ses grègues, —
Ainsi qu'en un gai paradou
Je folâtre avec mes collègues.

Feuilletant les divers Bottins,
Qui de jour en jour s'exagèrent,
Nous accueillons tous les potins
Que tant de noms épars suggèrent.

Loin du sexe laid, à l'écart,
Nous ourdissons de belles trames,
Car à cinq heures, pour le quart,
Nous prenons des thés entre femmes.

On a beau dire : O Jeux! O Ris!
O Candeur! si je vous imite,
C'est grâce à la poudre de riz. —
La poudre de riz est un mythe.

C'est de vrai blanc, du blanc de zinc,
Pareil à celui des actrices,
Que nous montrons aux thés de cinq
Heures. O Nymphes protectrices!

Nos appas du temps sont vainqueurs
Et ne craignent aucune rouille,
Et comme on ne voit pas les cœurs,
Ni vu, ni connu, je t'embrouille !

25 novembre 1890.

JEUNE HOMME

Il se traînait, pâle et sans voix,
Lui, jadis hardi comme un page.
Quoi! dis-je, c'est toi que je vois,
O vainqueur, dans cet équipage!

Peu soucieuse de l'affront,
Sa blouse n'était pas coquette,
Et sur la blancheur de son front
Pendait une molle casquette.

Fagoté comme un vil paquet,
Mal culotté lui-même et veule,
Cet analyste se piquait
De culotter on brûle-gueule.

Puis il était soûl, lui divin,
Mêlant dans sa bouche ravie
Les sinistres hoquets du vin
Et les vapeurs de l'eau-de-vie.

Quoi! dis-je, c'est toi, chaste fils
De la guerrière aux yeux de flamme,
Qui triomphais, et qui jadis
Ouvrais tes ailes, comme une âme!

Oui, c'est bien moi, répondit-il,
Que tu vois blême et taciturne.
Désormais je trouve subtil
De flâner sous l'azur nocturne.

On m'accueillait dans les salons
Qu'une folle brise parfume,
Bah ! les boulevarts sont plus longs,
Bien aérés, et l'on y fume

Le milieu sans doute prévaut;
J'en fis toujours ma coqueluche,
Car je sais très bien ce que vaut
Une femme dans la peluche.

Doux et timide, enfant encor,
Dans la turbulente Cythère
Je faisais traîner mon char d'or
Par la tigresse et la panthère.

J'aimai, sous leur petit manteau
Que le zéphyr caresse et bouge,
Les grandes femmes que Wateau
Dessine avec son crayon rouge.

Puis, avec le soulier verni
Et le sémillant bas de soie,
Les charmeuses de Gavarni,
Folles de tristesse et de joie.

Mais quoi ! n'étant plus un rieur !
Je suis les ombres clandestines
Du boulevart extérieur,
Où fourmillent tant de bottines.

Car, poëte, il n'est pas besoin
D'un pardessus garni de martre
Pour plaire, quand on n'est pas loin
De la colline de Montmartre,

A Paris, où l'on n'ose pas
Me chicaner sur mon costume
Je me promène à petits pas
Sur un long trottoir de bitume.

Des femmes à l'esprit ouvert,
Qui me prennent sans étiquette,
Me caressent comme Vert-Vert,
Et moi, j'adore ma casquette.

Sur ma chevelure de feu
Tombe cet ornement futile
Et je suis l'Amour, ancien dieu,
Maintenant jeune homme inutile.

9 décembre 1890.

FLEUR

Triste comme le prince Hamlet,
Guy cria d'une façon nette :
Je vois notre avenir en laid.
Qu'elle est vieille, notre planète !

On y cherchera vainement
Dans peu de temps la bête fauve,
Et ce fatal événement
Se produit : elle devient chauve.

Pour plaire à nos petits-neveux,
Étant sans feuillage et sans marbres,
Comme on se met de faux cheveux
Elle se mettra de faux arbres.

Depuis le roi du ciel, Indra,
Tous les volcans, souffrant d'un asthme,
Toussent leurs poumons; il faudra
Qu'on leur mette un grand cataplasme.

Se glaçant, par un triste jeu,
Des extrémités jusqu'au centre,
La pauvre Terre, au lieu de feu
A de la neige dans le ventre.

Et c'est là son moindre défaut.
Depuis que le pic la farfouille
Elle est vidée, ou peu s'en faut,
On n'aura bientôt plus de houille.

Quant à l'homme, drôle de corps !
Jusqu'à ce que la mort s'en suive
Il doit écouter les accords
Des *Huguenots* et de la *Juive*.

Et tant de malheureux ont faim !
Le ciel est froid, la neige est dure,
Par l'hiver qui n'a pas de fin.
Oh ! la bise dans la froidure !

Engin cruel, affreux joyau
Que la Démence voit en songe,
En abominable tuyau
Le sombre acier de Krupp s'allonge.

Et les belles Illusions,
Engouffrant leurs comiques robes
Dans le ciel plein de visions,
Laissent l'homme en proie aux microbes.

On va sans espoir et sans but
Dans cette ombre mal habitée.
Il est temps qu'on mette au rebut
La planète désorbitée.

Tel Guy, sans pitié, ni merci,
Injuriait l'astre morose.
Mais comme il s'écriait ainsi,
Vint à passer la jeune Rose.

Douce, autour d'elle ruisselait
Comme une lumière inconnue.
Elle a seize ans tout juste, elle est
Folâtre, naïve, ingénue.

Pétrie avec un peu d'azur
Ainsi qu'un Ange, elle est de celles
Dont on admire le front pur.
Ses yeux d'or sont pleins d'étincelles.

Pareille au gai matin vermeil,
Elle est enfantine et superbe
Et, sous un rayon de soleil,
Semble un grand lys, fleuri dans l'herbe.

Regardant cette floraison,
Je dis à Guy, l'âme ravie :
Mon ami, vous avez raison,
Elle est monotone, la vie.

Paris, que le songe berçait,
Comme Ecbatane et comme Tarse,
Rentre au néant tragique, et c'est
Toujours la même vieille farce.

Partout c'est — on n'en sort jamais —
L'orgie écœurante ou le jeûne,
Et la planète est vieille, mais
Comme la jeune fille est jeune !

23 décembre 1890.

CYTHÈRE

Comme j'écoutais dans les flots
Gémir une plainte lointaine,
Avec de langoureux sanglots
Qui s'éloignent, le capitaine

Me dit : Si tu veux évoquer
Les vieilles âmes de la terre,
Ami, nous allons débarquer
Dans l'ancienne île de Cythère.

Mais tu n'y verras pas Cypris,
La vierge guerrière et déesse,
Marcher près des splendides lys
Qui la frôlaient d'une caresse.

Aphroditè, fermant ses yeux,
Dort, aussi pâle que l'ivoire,
Et le voile mystérieux
A couvert sa prunelle noire.

Son fier palais, ses blanches tours
Sont des ruines et des tombes,
Et les aigles et les vautours
Ont déchiqueté ses colombes.

Veuve de ses belles forêts,
Avec ses eaux qui s'évaporent,
Cythère est un impur marais
Où des monstres s'entre-dévorent.

Et dans un horrible repos
Où le vent orageux se joue,
De longs serpents et des crapauds
Y rampent, tout couverts de boue.

Tandis qu'un bel azur serein
Se mirait dans l'eau convulsive,
Tel s'attristait le vieux marin
Quand nous atteignîmes la rive.

Alors, silencieux, cachés,
Dans le chemin que nous suivîmes,
Parmi les ombres des rochers,
Voici les choses que nous vîmes.

L'île n'était qu'un champ de fleurs
Aux mille corolles écloses,
Où s'harmonisaient les couleurs
Des violettes et des roses.

Et Celle à qui plaisent nos vœux,
La grande âme de la nature,
Dont l'air baigne les doux cheveux,
Cypris à la belle ceinture;

Cypris, vierge, ravie encor
Dans sa divinité première,
Qui porte une couronne d'or
Brillant à son front de lumière,

Parut. Ses yeux noirs pleins d'éclairs,
Pareils au brasier qui flamboie,
Emplissaient follement les airs
D'éblouissement et de joie.

Et tandis que se reposaient,
Oubliant leurs douces querelles,
Et tendrement s'entrebaisaient
De glorieuses tourterelles,

Des zéphyrs jaloux et tremblants,
Errant parmi les feuilles basses,
Venaient adorer ses pieds blancs.
Derrière elle marchaient les Grâces.

Or le vieux matelot me dit,
En prenant des mines confuses :
Ah! poëte, enchanteur, bandit!
C'est bon, je reconnais tes ruses.

Telle qu'une fleur de lotus
Qu'a brisée un tranchant de glaive,
Certes, je sais bien que Vénus
Est dans la nuit et dans le rêve.

Mais c'est toi, perfide enchanteur
Baisé par les rouges aurores,
Musicien, rimeur, chanteur,
Assembleur des verbes sonores;

C'est toi, c'est ta vaillante amour,
Toujours si fidèle et si forte,
Qui la ramène dans le jour
Et qui l'empêche d'être morte !

6 janvier 1891.

BUCHE

A quoi penses-tu, pauvre bûche?
Dis-je à la bûche dans mon feu,
Qu'un blanc vêtement de peluche
Environnait, comme par jeu,
Pâlie et rouge tour à tour,
Comme une fille en mal d'amour.

La bûche répondit : Je pense,
Avec un plaisir infernal,
Que la plus douce récompense
Est mon habit de cardinal,
Dont l'adorable vermillon
Brille comme un rouge paillon.

Le froid noir, c'est moi qui le brave,
Car seule, en ce moment, j'ai chaud.
Et folle, ayant quitté la cave
Du charbonnier, sombre cachot,
Je me chauffe dans un brasier
Aussi vermeil que le rosier.

Chacun s'affuble de mitaines.
En proie à l'Hiver, ce bourreau,
Blanches, les muettes fontaines,
Oubliant de verser leur eau,
Avec un faste oriental
Ont de grands plumets de cristal.

Ne pouvant porter de voilettes,
Les messieurs tristes, dont les nez
Ressemblent à des violettes,
Regrettent parfois d'être nés
Ailleurs qu'au pays où Brazza
Dans l'air enflammé s'embrasa.

Quant aux femmes, trésor des hommes,
Ces languissantes Éloas
Obtiennent, pour de fortes sommes,
Des écharpes et des boas
Comme en a pu voir Paul de Kock,
Faits avec des plumes de coq.

Moi que, seule, contre la bise
Défend le calorique sain,
Je reste, pour qu'on me courtise,
Rose, comme le bout du sein
Que, parmi des touffes de lys,
Baisait le chasseur Adonis.

Je règne sur mon lit de bronze,
Princesse qu'il faut envier,
En mil huit cent quatre vingt onze
Et dans cet horrible janvier,
Car je sens dans ma braise en fleur
Deux mille degrés de chaleur.

Tout en admirant le prodige,
Après ce discours si complet,
Voilà qui va des mieux, lui dis-je,
Et ton éloquence me plaît.
Ta douce fierté me surprit,
Mais, bûche, as-tu beaucoup d'esprit?

C'est là que je flaire une embûche.
Fût-ce un auteur du plus grand vol,
Un homme qu'on appelle Bûche,
Est rarement un Rivarol,
Et sans doute il semblerait fort
De le confondre avec Chamfort.

C'est bon, dit la bûche hautaine,
Qui parlait selon son humeur,
Comme parlent chez La Fontaine
Les objets quelconques, — rimeur
Glorieux du vin que tu bois,
Je le sais bien, je suis en bois.

Mais que de gens font des tirages
De leurs portraits coloriés
Et, pour se garer des orages,
Mettent des chapeaux de lauriers
Sur leurs têtes pâles d'émoi,
Qui sont aussi bûches que moi!

20 janvier 1891.

SAISONS

En dépit des jours moroses
Qu'on voudrait en vain nier,
Mes amis, l'été dernier
J'ai connu de belles roses.

J'écoutais des chants d'oiselles
Et, tout le long des chemins,
Fleurissaient de blancs jasmins
Pour les jeunes demoiselles.

Sous les ramures hautaines,
A l'ombre d'un noir buisson
Murmurait une chanson
Dans l'eau pure des fontaines.

Aux jardins où l'air flamboie
Dans un clair frisson vermeil,
Tout n'était qu'amour, soleil,
Sourire, caresse et joie.

Et la ville était charmante.
Couronnés de leur vapeur,
Des bateaux couraient sans peur
Sur la rivière écumante.

Les plates-bandes fleuries
Chantaient leur gai carillon,
Piquant d'un beau vermillon
Les joyeuses Tuileries.

Et leurs beaux yeux, sans colères
S'emplissant d'ombre et d'azur,
Les dames au profil pur
Arboraient des robes claires.

Bravant périls et traverses,
Tout le long du boulevart
Paris frivole et bavard
Causait de choses diverses.

Tout à coup, l'âme transie,
Tremblant et nu comme un ver,
L'Hiver parut, un Hiver
De retraite de Russie.

Il fallut rompre en visière
Avec ce qui nous ravit,
Et sur l'asphalte on ne vit
Que des chaussons de lisière.

Dans sa calotte, minée
Par des frimas, le ciel bleu
Eut des fentes, et le feu
Gela dans la cheminée.

D'une glace adamantine
Le zéphyr se régala,
Et ce fut un beau gala
Dans le monde où l'on patine.

Que tout se remette en place!
Et quoique ce soit moins sûr,
Amis, glissons plutôt sur
Le gazon que sur la glace!

Oui, la froidure jalouse
Montra pour nous trop d'amour :
Trouvez autre chose pour
Mil huit cent quatre vingt douze!

Dans ton habit de féerie
Viens vite, clair et subtil,
Génie enchanté d'Avril !
Baise la terre fleurie.

Et sur toutes les Hélènes,
O Printems accoutumé,
Répands, d'un souffle embaumé,
Tes parfums et tes haleines !

3 février 1891.

JOURS GRAS

Tu t'en es allé, Mardi-Gras!
C'est toi-même, effroi des Cassandres,
Qui vers le néant émigras,
Avec le Mercredi des Cendres!

Ils sont partis, les Arlequins
Dont le vieux carnaval s'honore.
Où sont les cornets à bouquins
Dont s'épouvantait l'air sonore?

Où sont allés, tristes et las,
Nos Polichinelles des bouges,
Et, sous la toile à matelas,
Paillasse aux carreaux jadis rouges?

Où, comme on se le rappelait,
Cette laitière inspiratrice
Qui naguère, à défaut de lait,
Nous montrait des seins de nourrice ?

Nous les avons revus encor
Et même, en quittant nos rivages,
Les hussards bleus, au bruit du cor
Ont fait endèver les sauvages.

Mais je n'ai pas vu le Bœuf-Gras
Et c'est vraiment ce qui me fâche.
Sans doute nous trouvant ingrats,
Cet animal a fait relâche.

Avec un bon air endormi,
Ce monstre doux et pléthorique
Se réfugie enfin parmi
Les figures de rhétorique.

Sous le ciel pavé de lapis
Le Bœuf-Gras menait son cortège,
Plus digne que le bœuf Apis,
Dans la froidure et dans la neige.

C'était le meilleur des fardeaux,
L'enfant Amour, poëme en prose,
Qu'il portait sur son large dos
Et qui montrait sa bouche rose.

L'Amour! il n'était pas venu
Sur ce dos, par amour du lucre.
Il était frisé, presque nu,
Si joli qu'il semblait en sucre.

Devant le regard ébloui
Par ses allures militaires,
Il s'est de même évanoui,
Le régiment des mousquetaires.

Ils ne boivent plus de cognac
Dans la boutique familière,
Mais en revanche, Pourceaugnac
S'ébaudit encor chez Molière.

Pressé par le vil argousin,
Courbé comme une parenthèse,
Cet infortuné Limosin
Contre son dos serre sa chaise.

Voyant sur ses pas rassemblés
Cent médecins et leurs mystères,
Il reflète en ses yeux troublés
Un horizon plein de clystères.

Ébouriffé, gonflé de vent,
Trompé dans ses désirs précaires,
Il fuit éperdûment devant
La course des apothicaires.

Il s'enfuit, tourmenté, honni,
Assiégé par de grandes bringues,
Et l'on n'aura jamais fini
De Pourceaugnac et des seringues.

17 février 1891.

NUIT

Roch, le bon noctambule,
Amoureux comme feu
Tibulle,
Erre sous le ciel bleu.

Oubliant nos désastres,
Il voit les diamants
Des astres
Pleins d'éblouissements.

Ivre du pur silence
Où le rêve subtil
S'élance,
Oh! maintenant, dit-il,

Je renais, je respire!
Je me récite du
Shakspere!
Ce n'est pas défendu.

Oh! quelle joie immense!
La nuit, ce temps béni
Commence
Et le jour est fini.

Ayant quitté leurs bagues,
Par le sommeil touchés,
Les vagues
Figurants sont couchés.

Ronflant en folles gammes,
Ces gens dorment avec
Leurs femmes,
A Paris comme au Pecq.

Et les filles de joie,
Bataillon que la Faim
Déploie,
Se reposent enfin.

D'une main rude et forte.
J'ai vu que l'on barrait
La porte
Du fauve cabaret.

Tout gorgés d'écrevisses,
Les fêteurs ont quitté
Leurs vices
Et leur iniquité.

Je suis seul, ô mon rêve!
Mon regard triste et pur
S'élève
Jusqu'au limpide azur.

Et d'anges ou d'oiselles
Dans l'éther bleu, je vois
Des ailes
Et j'écoute des voix.

Où sont les faux artistes
Et sur les boulevarts
Les tristes
Cortèges des bavards?

Évanouis! La terre,
Dans un délicieux
Mystère,
Murmure avec les cieux.

Certes, parfois la Vie
Prépare d'affreux mets,
Ravie
De nous les servir; mais

Elle n'est plus mauvaise,
Lorsque seul et sans bruit
Me baise
La caressante Nuit.

3 mars 1891.

PLUIE

Quand les cieux taciturnes
Sur nous vident leurs urnes
Et dans ces durs assauts
  Pleuvent à seaux,

Les foules éblouies
Portent des parapluies
Montrant, en rang d'oignons,
  Leurs champignons.

Le parapluie, ô rage!
Est mouillé par l'orage.
Par son modeste abri
  Fort assombri,

L'employé, triste mâle,
Se dirige, plus pâle
Que le grand Deburau,
  Vers son bureau.

Gens aux mœurs policées,
Dans les vastes lycées
Entrent ces confesseurs,
  Les professeurs.

Vers les bibliothèques,
Pour leurs études grecques
Se hâtent les savants.
  Malgré les vents.

Tous ont des parapluies,
Oui tous, et même, enfuies
Au premier chant du coq,
O Paul de Kock!

De sveltes couturières,
Marchant, aventurières,
Dans Paris obscurci,
En ont aussi.

Leurs jupes retroussées,
Vainement courroucées
En de vaillants combats,
Montrent les bas.

Malgré toi, c'est l'absinthe!
Les yeux courent, ô sainte
Pudeur, qui t'immolais,
Sur leurs mollets.

Parfois, ruse divine,
Au-dessus on devine,
Et ce n'est pas plus cher,
  Un peu de chair.

Assez! — le Parapluie,
Que le soleil essuie,
En bravant le typhon
  Reste bouffon.

Il est grave, il est digne.
Jamais, âme bénigne,
Bouvard ni Pécuchet
  Ne le cachait.

On l'emporte au Mont-Dore
Et plus d'un vieux adore,
Comme sur un autel,
  Cet immortel.

Par lui le sage évite
L'omnibus qui court vite,
Faisant aux gens bien nés
Des pieds de nez,

Et l'incurable fiacre
Qui fait le simulacre,
Pour mieux vous effrayer,
De relayer.

Pour tous, ô quelle joie!
Sa coupole de soie
Rend les noirs ouragans
Moins arrogants,

Et l'on est fier et libre,
Quand dans votre main vibre
Son manche de roseau,
Comme un oiseau!

12 mars 1891.

TABLE

L'Enfant 1
Rue Lobineau 5
Mourir, dormir. 7
Massacre. 9
Soleil couchant 11
La Bête 13
Objection 19
Redites. 22
A Georges Rochegrosse 24
Parisienne. 27
La Forêt. 29
Musique. 31
Salve! 35
Sagesse 37
Sous bois 39
Semper adora 41
Sœur Séraphine 44
Turbulent 49
Le Guitariste 53
Le Printems 56

Populus 59
Au laurier 62
Nocturne 65
Rue de l'Éperon 67
Variations 71
Consommation 73
La Promenade 76
Triomphe 79
Bakkhos 82
Les Demoiselles des chars 89
Ballade de Banville à son maître 95
Aimer Paris 97
Lecture 101
Église 105
Ballade pour mademoiselle Edmée Daudet 107
Anna 109
L'Année cruelle 111
La Lune 114
Les Belles Filles 117
Les Saisons 122
Au Pierrot de Willette 124
A la chanson 128
A Gil Blas 135
La Coupe 148
La Statue de Victor Hugo 149
A Victor Hugo 160
La Fille de Jaïre 165
Épitaphe d'Alfred Dehodencq 168
Duel 170
L'Aurore et Céphale 172
La Comédie 174
A mademoiselle Edmée Daudet 176
Les Roses 178
Ballade de Banville, à son cher François Coppée 180

A Catulle Mendès 183
A madame Léon Daudet. 185
Déjà vus. 188
Pèlerines 193
Temps chauds 198
Ciels brouillés 203
Ténor. 208
Théophile Gautier 213
La Pomme 218
Psyché 223
Retour 228
Flânerie 234
Les Grâces 239
A Paul Legrand 244
Vérité 250
Jeune homme. 256
Fleur 261
Cythère 266
Bûche 272
Saisons. 277
Jours gras. 282
Nuit 287
Pluie. 292

Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

PQ
2187
D3
1892

Banville, Théodore Faullain de
Dans la fournaise

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY